

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°33
EASTWOOD
TERMINATOR
VAN DAMME
KEVIN COSTNER
M 3226 - 33 - 20,00 F -RD
SCHWARZENEGGER
entretien exclusif
dossier
BLACK IS BEAUTIFUL
Belgique : 146 FB - Canada $ 5,75 - Espagne : 550 Pts - Suisse : 6, 50F - RCI : 1510 CPA

SOMMAIRE

LA RELEVE, P. 22.

IMPACT 33, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury
correspondants Marc *Los Angeles* Shapiro - Alberto *Rome* Farina - Stéphane *Hollywood* Risset
maquette Vincent Guignebert

composition The Boys from Mansart Street **photogravure** IGO/BOA **impression** Jean Didier **distribution** NMPP
dépôt légal Juin 1991 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°33** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Marie-Agnès Bruneau - Bruno Chatelin - Carole Chomand - Clarice Coufourier - Joël Dangol - Françoise Dessaigne - Marquita Doassans - Florence Farel - François Frey - Laurent Geissmann - François Guerrar - Valérie Holt - Christophe L. - Anne Lara - Fanny Louie - Claire Martineau - Elizabeth Meunier - Marlène et Eugène Moineau - Multimédia Promotion - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Serge Samson - Toya - Jean-Pierre Vincent



dossier "black is beautiful" - A RAGE IN HARLEM, P. 16.

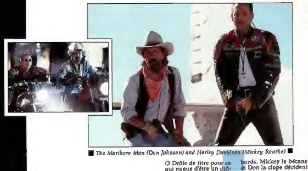
DOUBLE IMPACT, P. 26.

ROBIN DES BOIS, prince des voleurs, P. 36.

ÉDITO

Délicatessen, Fortune Express, Lune Froide... Quelque chose bouge dans le cinéma français. Enfin. Le quotidien mi-sorbide mi-loufoque dans un immeuble planté au milieu de nulle part et sujet au commerce de la viande humaine, quelques paralytiques menant un casse qui réussit l'exploit de ne pas sombrer dans le ridicule, deux paumés honorant le cadavre d'une femme...
Trois films signés, par quatre cinéastes qui en sont à leur premier long-métrage. Le duo Marc Caro et Jean-Pierre Jeunet, Olivier Schatzky et Patrick Bouchitey... Des jeunots, des types qui possèdent un univers visuel, qui le maîtrisent totalement, qui ne reculent jamais devant les audaces. Faire l'amour à un cadavre (**Lune Froide**), mêler réalisme poétique et cartoon à la Tex Avery (**Délicatessen**) et suspendre des caméras sur des parois rocheuses pour suivre l'ascension d'un paralysé des deux jambes (**Fortune Express**)... Même le cinéma américain paraît bien timide en comparaison. On verse en permanence des larmes de crocodile sur l'absence de nouveaux talents dans l'hexagone. Il en est bourré. Qu'on leur donne simplement quelques millions de francs, des techniciens performants, le libre arbitre sur leur scénario...
Messieurs les producteurs, au lieu d'investir votre fric dans les dernières pelloches de Boisset, Granier-Deferre et compagnie, épargnez chez Caro/Jeunet, Schatzky et Bouchitey ! Chez les premiers, vous obtiendrez un "produit" calibré, déjà casé par les chaînes de télévision pour le prime-time, avec quelques vedettes qui ne déplacent plus personne et des scores lamentables qui ne rentabiliseront même pas la sortie en salles. Mais le bide est calculé d'avance, les profits télé aussi. Un système médiocre, pour les médiocres. Un système qui méprise le risque, l'audace. Et de l'audace, il y en a dans **Délicatessen, Fortune Express** et **Lune Froide**. Audaces plastiques, scénarii culottés qui n'ont pas la trouille d'aller trop loin, lyrisme et humour. Ce qui manque cruellement au cinéma français. Et ce qui commence à faire défaut au cinéma américain. **Délicatessen** est un succès, **Fortune Express** et **Lune Froide** font frémir la bonne conscience mais n'amassent pas mousse. Des destins divers. Mais ces trois films s'assument vraiment comme des films. Et non comme des téléfilms camouflés qui font le bonheur des ménagères et des mémères à chien-chien. Faire un vrai film de cinéma en 1991 n'est pas évident. Il est si facile, si réconfortant, si sécurisant d'être nul.

■ Marc TOULLEC ■



■ *The Marlboro Man (Don Johnson) and Harley Davidson (Mickey Rourke)* ■

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & la rédaction ■

○ Drôle de titre pour ce qui risque d'être un drôle de film. **Harley Davidson and the Marlboro Man** de l'Australien Simon Wincer se déroule en 1996. Sévissent sur les routes d'Amérique Harley Davidson (Mickey Rourke), motard philosophe, et son vieux copain, Marlboro Man (Don Johnson), ex-vedette de rodéo. Les deux potes soignent leur image d'Américains typiques, pétris de patriotisme et un peu rebelles sur les bords. Mickey la bécane et Don la clope décident de dévaliser une banque pour venir en aide à un ami dont le *Rock'n Roll Bar & Grill* est menacé de fermeture. Evidemment, le braquage prend une tournage que les compères ne soupçonnaient pas...
Bizarre, bizarre. **Harley Davidson and the Marlboro** sera, soit complètement génial, soit complètement foireux. Pas de demi-mesure avec ce type de script.



● Dangereux le tournage du **Backdraft** de Ron Howard. Ce dernier a choisi ses principaux acteurs (William Baldwin, Scott Glenn et Kurt Russell) sur leur réputation de casse-cou. Il leur fallait en effet se déplacer dans des brasiers infernaux sans recourir aux habituelles doublures. **Backdraft** montre les pompiers de Chicago à leur boulot mais aussi dans leur vie de famille. Complètent le casting Jennifer Jason Leigh, Donald Sutherland, et Robert de Niro dans le rôle du Capitaine des soldats du feu. Sortie française pour la rentrée prochaine.

EXPRESSIMO

● Décidément, le cinéma américain louche avidement sur les scénarios déjà adaptés par des cinéastes français. C'est **La Fracture du Myocarde** de Jacques Fansten qui intéresse très sérieusement Steven Spielberg. Le dit film, une chronique sur l'enfance manière **L'Argent de Poche**, se titrera aux States **Cross My Heart**.

● L'un des prochains films de Ken Russell (oui, on ne sait plus trop dans quel ordre il les tourne) concerne un politicien qui trempe dans un scandale à base de sexe. **Prisoners of Honor** est interprété par Richard Dreyfuss et Oliver Reed.

● John McKenzie (**Le Consul Honoraire**, **Act of Vengeance**) prépare **Love Field** avec Danny Aiello, une biographie romancée de Lee Harvey Oswald, l'assassin de John Kennedy sur lequel Oliver Stone s'apprête déjà à tourner **J.F.K.**.

● Au rayon baffes et coups de latte dans les gencives, il y aura bientôt un **Best of the Best 2**, et un **Full Contact 2** toujours avec Van Damme. Le frenchie Olivier Gruner (**Angel Town**) teste aux Etats-Unis pour les besoins de **Trackdown**, un polar dans lequel il incarne un flic international. Avec ce bel accent hexagonal qui fait craquer les Américaines ?

● Projet pépère pour Renny Harlin, avec une nouvelle adaptation des aventures policières du héros de Leslie Charteris, **Le Saint**. Celui qui succèdera à George Sanders, Jean Marais et Roger Moore n'est pas encore connu.

● **In the Blood**, écrit et réalisé par Alan Rudolph pour *S.C. Entertainment*, met en scène des jumeaux orphelins, tout deux interprétés par Willem Dafoe, séparés à la naissance. Ils vivent à New York, mais dans des mondes différents. Le premier, élevé dans la rue, a sombré dans la délinquance alors que le deuxième bosse dans le garage de ses parents adoptifs. Le hasard va les réunir pour une confrontation dramatique.

● Francis Bouygues virerait-il mystique ? Il a accepté de produire, tout seul, le prochain film de Bernardo Bertolucci sur la vie de Bouddha. Tournage imminent en Inde et au Népal où plusieurs acteurs tiendront le rôle du Dieu à différentes périodes de sa vie.

● Dario Argento prépare ses bagages. Il va passer une année à Boston afin de travailler sur son nouveau thriller produit par Gianni Romoli. Sans titre pour l'instant, le film raconte l'histoire de deux étudiants vivant dans une ville du Massachussets et qui seront mêlés à une série d'événements bizarres.

Fortress est l'étonnant projet annoncé par Christophe Lambert à Cannes. Tournage en Australie sous la direction de Stuart Gordon qui bénéficie d'un budget de 14 millions de dollars. Ce film de SF bourré d'effets spéciaux se propose de nous faire partager l'existence de prisonniers incarcérés dans "un enfer high-tech".

Pour *Cannon*, Theresa Russel tourne avec son époux Nicholas Roeg **Chicago Loop**, "une histoire psycho-sexuelle" d'après le bouquin de Paul Théroux. Theresa Russel y joue une flic en planque qui finit par croire qu'elle est impliquée dans une série de meurtres particulièrement brutaux.

L'Australien Philippe Mora va mettre en scène la vie d'Adolph Hitler. Cela risque de surprendre ceux qui ne le connaissent que par **The Beast Within**, **Le Retour du Captain Invincible**, **Hurlements 2 & 3**. Les autres se souviennent peut-être que sa première oeuvre était un documentaire sur le nazisme, **Swastika**.

Nous sommes heureux de vous annoncer la naissance de *United Motion Pictures* dont les parents sont Terence Young, le producteur italien Augusto Caminito, le Suédois Tommy Iwering et la productrice Frances Von Buren. Avec un chèque de 60 millions de dollars en poche, ils vont entreprendre sept films. Le premier est une adaptation du best-seller de Pierre Rey, **Out**, réalisée par Terence Young. Suivront le prochain Fellini, **The Venice Story**, une réalisation encore sans titre de Costa Gavras, un thriller romantique, **Oo-San**, et quelques comédies.

Vue à Cannes la propre maman de Sylvester Stallone, à la terrasse du Majestic, dans une tenue pas possible de diseuse de bonne aventure. Jacqueline Stallone n'était pas là pour promotionner une éventuelle **Rambette** du troisième âge mais deux séries vaguement B. Ce sont **Circle of Spies**, une sombre histoire de terrorisme international et **Slave Master** dans lequel des aliens capturent de jeunes femmes pour en faire des esclaves... No comment.

POIGNE DE FER ET SEDUCTION

Elle tourne, elle tourne la karatigresse blonde Cynthia Rothrock. Des États-Unis à Hong-Kong, en passant par l'Indonésie, elle accumule les projets avec frénésie. Dans **Triple Cross** de Ackyl Anwary, tourné à Jakarta justement, elle joue Nancy Bolan, agent US spécialiste en arts martiaux chargé de convoyer un super-computer convoité par des terroristes. Aux côtés de Cynthia Rothrock, le docteur bis aura vite faite de repérer ce bon Peter O'Brian, le fameux Rambu de **Intruder**. Toujours en Indonésie, Cynthia emballe **Mission "Destroy"** de Ackyl Anwary toujours. Cette fois-ci, elle venge la mort de son frère descendu par la pègre ! Aux Etats-Unis, notre donzelle aux mains d'acier continue dans la voie du ciné musclé avec **Head Hunters** de Eric Weston (**Messe Noire**). Nouvelle Guinée, trafic international, diamants planqués chez une tribu de coupeurs de têtes et, pour finir, chasse à l'homme genre **Rambo**. Autre rejeton à l'actif de cette jolie blonde plutôt nerveuse : **Fast Getaway** du cascadeur Spiro Razatos, une comédie... d'action évidemment !
Cynthia ne s'arrête pas là. Pour le compte de James Glickenhaus, elle retrouve son partenaire de **China O'Brien**, Richard Norton, dans **Rage and Honor**. Elle se mesure également à l'impressionnant Bolo Yeung, un habitué du ring, dans **Tiger Claws** de et avec Jalal Merti. Et termine la série sur **Thunder and Lightning** de Ernest Farino. Sept films en un an et du travail en perspective pour les acheteurs du marché vidéo.

LE BRAS QUI TUE

Eric Red, scénariste chanceux (**Hitcher**, **Aux Frontières de l'Aube**, **Blue Steel**) et cinéaste malheureux (l'épatant **Cohen & Tate** fut un bide mémorable), grimpe les échelons en tournant pour *Paramount* **Body Parts** d'après un roman de Boileau-Narjerac. Crushank (Jeff Fahey), psychologue, travaille pour la police. Il mène une vie heureuse en compagnie de sa charmante épouse. Un jour, tout bascule. Un accident de voiture et Crushank tombe dans le coma. Pour le maintenir en vie, les médecins lui greffent le bras d'un criminel. Dès lors, le jeune praticien subit de graves bouleversements d'ordre personnel et bascule dans la folie... Pas bien éloigné de "La main enchantée" (le bouquin de Gérard de Nerval dont Oliver Stone s'était librement inspiré pour **The Hand**), **Body Parts** joue en permanence sur l'ambiguïté. Crushank est-il victime d'un mauvais esprit, ou tout simplement fou ?
"Je savais que le thème des greffes d'organes donnerait matière à un bon thriller. Les réflexes psychologiques liés à la greffe de ce bras meurtrier et l'évolution mentale de Crushank après l'opération créent un véritable mystère" explique Eric Red. *"Au départ, Crushank, en bon psychologue, manifeste de la curiosité envers les criminels. Mais lorsqu'il se découvre des pulsions violentes, sa curiosité se transforme en peur viscérale"* rajoute le producteur, Frank Mancuso Jr.



■ *Jeff Fahey* ■

Aux côtés de Jeff Fahey (révélé par Clint Eastwood dans **Chasseur Blanc, Coeur Noir**), Eric Red recrute l'indispensable Brad Dourif (**L'Exorciste 3**), lui aussi flanqué d'un bras désireux d'agir indépendamment de son propriétaire. Des frissons en perspective...

TV

Top Ten Impact
(avril-mai)

	Audience (en millions de spectateurs)
- L'Ouragan Vient de Navarone *(TF1)*	12,4
- Silverado *(TF1)*	12
- D.A.R.Y.L *(A2)*	9,2
- L'Espion qui m'Aimait *(A2)*	8,1
- Doux, Dur et Dingue *(A2)*	8
- Traquée *(FR3)*	7,6
- L'Etrange Cavalier *(FR3)*	5,8
- Les Aventures de Jack Burton *(A2)*	5,5
- Subway *(FR3)*	5,2
- Série Noire pour une Nuit Blanche *(M6)*	4,3

Alors, *Twin Peaks*, ça vous plait ? Il semble que oui puisque vous êtes de plus en plus nombreux à mater la série de Lynch. Misant sur un public avoisinant les 4, 8 millions de téléspectateurs le lundi soir à 20 heure, *La 5* a dû programmer l'épisode deux fois par semaine pour atteindre cet objectif, vu les mauvais résultats des premiers épisodes. Aujourd'hui tout va bien, puisque 5 millions de personnes veulent savoir qui a tué Laura Palmer et que les chiffres n'arrêtent pas de grimper.

O Faites bien attention au programme de *M6*. La petite chaîne qui n'en finit plus de monter fait des frais et vient d'acheter une série de téléfilms à gros budget avec, parmi eux, la quatrième histoire des fantômes d'Amityville, **Amityville 4 : The Evil Escape**, dont on dit le plus grand bien.

Dans la lignée de ***La Quatrième Dimension*** ou de ***Tales From the Darkside***, une nouvelle série anthologique cartonne aux USA, sur *ABC*. Son nom ***Haunted Lives : Ghost Stories***. Maisons hantées et histoires de fantômes sont au programme, comme le titre l'indique. Vachement original...

(Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Sofres Nielsen*)

EXPRESSIMO

Dolph Lundgren, qui vient de terminer pour *Warner* **Showdown in Little Tokyo** de Mark Lester, a signé pour **Pentathlon** chez *Filmstar*. Il y interprète un champion olympique d'Allemagne de l'Est, Eric Brogar, qui a décidé de passer à l'Ouest. Mal intégré à la vie des banlieues américaines, il dévoilera un complot de corruption qui trouve ses sources en RDA. Encore un rôle physique pour le culturiste blond.

John Woo (son **The Killer** devrait enfin sortir en France) signe un film par an. Après la saga guerrière **Bullet in the Head** et la comédie policière **Once a Thief**, il retrouve Chow Yun-Fat, son comédien fétiche, pour les besoins de **Hard-Boiled**, un polar pur et dur, dans la tradition de **The Killer**. Avec probablement, comme vedette féminine, la sémillante Michelle Khan, qui avait pris une retraite anticipée en se mariant avec le milliardaire Dickson Poon. Un mariage (intéressé ?) qui n'aura pas duré longtemps vu que les époux viennent de divorcer. Dans le même temps, Hollywood a racheté les droits de **The Killer**. Richard Gere sera le tueur romantique, et Denzel Washington le flic avec qui il finira par sympathiser. Un choix qui sonne juste.

"Spécial Menahem Golan". En tant que réalisateur, il prépare une nouvelle version de **Sans Famille**. En tant que producteur, il annonce une série de films consacrés aux grandes figures du crime organisé. Sont prévus Mitraillette Kelly, Baby Face Nelson, Al Capone, Lucky Luciano, Lepke, Bugsy Siegel... **Mad Dog Coll et Hit the Dutchman** sont les premiers titres de cette collection titrée *America's Legendary Gangsters*. Le Boss de *21st Century* promet également un nouveau **Ali Baba et les Quarante Voleurs** co-produit par les Russes. Avec Chuck Norris dans le rôle d'Ali Baba ? Et Alexandre Kaidanovski dans celui des quarante voleurs ?

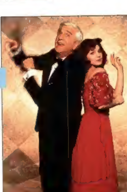
Après son émouvante apparition dans l'extraordinaire **The Indian Runner** de Sean Penn, où il se fait sauter le caisson après la mort de sa femme, Charles Bronson semble vouloir amorcer une nouvelle carrière. Témoin le **No Return** du très prometteur Allan Goldstein (**Chaindance**) dans lequel il incarne un politicien dur à cuire prenant à ses côtés le jeune homme qui a, par accident, tué son fils. Les deux types s'affrontent... psychologiquement parlant !

Le cinéma américain contemporain se tourne vers l'un des genres qui a fait sa gloire, le film de gangster. Alors que sort en vidéo **Le Dernier des Capone**, que Roger Corman produit **Dillinger & Capone**, que Menahem Golan lance une anthologie d'une dizaine de titres consacrés aux kings de la pègre, *Universal* met le paquet sur **Mobsters** de Michael Karbelnikoff, lequel met en scène, entre 1917 et 1930, des sommités comme Lucky Luciano, Meyer Lansky, Frank Costello et Bugsy Siegel. Un générique de béton pour le film : Christian Slater, Patrick Dempsey, Richard Grieco, F. Murray Abraham, Anthony Quinn et Christopher Penn.



Harrison Ford deviendrait-il un comédien pantouflard ? Après les exploits d'Indiana Jones, il semble vouloir se reposer. En témoigne le **Regarding Henry** de Mike Nichols avec qui il a déjà tourné **Working Girl**. Harrison Ford y incarne Henry Turner, un riche avocat new-yorkais, marié et père d'une ravissante petite fille. Un vilain accident et il remet sa vie en question.
"L'émotion m'a étreint à la lecture du scénario. Henry est très différent des personnages que j'ai incarné jusque là, de ces personnages qui ont enfoui certaines émotions que je renferme en moi" témoigne Ford. Voilà qui risque fort de nous casser les pieds.

Retour du flic le plus gaffeur, le plus bête, le plus con, le plus ringard et le plus involontairement héroïque de toute l'histoire du cinéma. Le lieutenant Franck Drebin sera la vedette hilarante de **The Naked Gun 2 1/2 : The Smell of Fear**, réalisé par David Zucker qui avait déjà signé l'original, **Y-a-t'il un Flic pour Sauver la Reine ?** Après avoir déjoué un complot diabolique visant à éliminer la Reine d'Angleterre, et tout en menant une sulfureuse romance avec Jane Spencer (toujours Priscilla Presley), Drebin se voit confronté à des terroristes désireux de s'approprier le monopole de l'énergie solaire.



Holly

Merci Ronald Reagan d'avoir sollicité les instincts interventionnistes des sujets kaki de l'Oncle Sam, merci George Bush de poursuivre cette politique, merci Saddam Hussein de justifier l'impérialisme US... Merci à tous, vraiment, de tout coeur.
Et merci aussi à Hollywood de leur emboîter le pas en remettant au goût du jour le bon vieux cinéma guerrier très demandé après la Guerre du Golfe et autres conflits où les States bottent allègrement le cul de dictateurs peu modérés. **Navy Seals/Les Meilleurs** de Lewis Teague a été le premier. Trop en avance sans doute sur la Guerre du Golfe. Prophète, il s'est donc planté. Mais **Les Meilleurs** a ouvert les portes des casernes et libéré de leur paisible retraite quelques mercenaires plein de principes démocratiques. Exemple : Christopher Walken, Michael Ironside, Steve James et quelques autres, sollicités par la passionaria Maria Conchita Alonso pour délivrer le peuple colombien d'un dictateur dealer dans le **McBain** de James Glickenhaus. Avec 16 millions de dollars en poche, le réalisateur de **Blue Jean Cop** s'en donne à coeur joie. Attaque du palais présidentiel, villages mitraillés depuis des hélicoptères, séquences aériennes à la **Top Gun**... Comme dans **Les Chiens de Guerre**, Christopher Walken (ici partisan du moindre effort) finit par descendre le vilain. **Fifty/ Fifty** de Charles Martin Smith brode sur le même canevas. On quitte l'Amérique Latine de **McBain** pour une république bananière du Sud-Est asiatique. Le mercenaire Sam French (Robert Hays, le rigolo de **Y-a-t'il un Pilote**

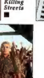
wood s'en va en guerre



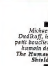
■ *Rob Lowe, très dur, très moustachu, très mâle (et très à gauche sur la photo) dans* ***The Finest Hour*** ■



■ *Michael Paré embrase Beyrouth dans* ***Killing Streets*** ■



■ *Peter Weller et Robert Hays jouent à la révolution dans* ***Fifty/ Fifty*** *de Charles Martin Smith* ■



■ *Alonzo, Walken et Ironside dans le Mc Bain de James Glickenhaus. Du talent bradé* ■



■ *Michael Dudikoff, le petit bouclier humain de* ***The Human Shield*** ■

dans l'Avion ?) conduit une bande de baroudeurs en vue de kidnapper le président Bosavi. Le petit groupe tombe dans une embuscade tendue par un autre mercenaire à la solde du despote, Jake Wyer (Peter Weller, perdu entre **RoboCop 2** et **Le Festin Nu** de David Cronenberg). En fait, les deux hommes sont de vieux amis et finiront par s'allier avec la bénédiction de la CIA contre ce sadique de Bosavi. Producteur de **Fifty/ Fifty**, *Cannon* (qui possède déjà un sacré palmarès dans le domaine du ciné guerrier avec quelques **Delta Force** et **American Ninja**) milite encore pour la cause yankee avec **The Human Shield (Le Bouclier Humain)** du vétéran Ted Post. Michael Dudikoff y interprète un ex-marine entraînant les troupes irakiennes durant le conflit contre l'Iran en 1985. Cinq ans plus tard, son frère et sa petite famille sont interceptés à l'aéroport de Bagdad, lors de l'invasion du Koweit, par l'infâme Ali Dalal, massacreur de Kurdes. A Michael Dudikoff de régler son compte au basané...

Chez *Cannon*, on produit, parallèlement à **The Human Shield** et **Fifty/ Fifty**, **Delta Force III : the Killing Game (ou Young Commandos)** de Sam Firstenberg et **The Deadly Dozen** de Aaron Norris. Dans le premier, USA et Union Soviétique s'allient pour désarmer un tyran arabe possédant l'arme atomique. Une troupe de jeunots (les fistons Norris, Cassavetes, Douglas et Penn) s'attèle à la sauvegarde du monde. **The Deadly Dozen**, encore au stade de la pré-production, se montre plus ambitieux. Les chefs d'états de tous les grands pays du monde, réunis à Jérusalem, sont menacés par une douzaine de terroristes venant des quatre coins du monde. Plus particulièrement des pays Arabes. Evidemment...

Ancien patron de *Cannon*, Menahem Golan, sous le pavillon *21st Century*, caresse l'Oncle Sam dans le sens du poil. Son **The Finest Hour** de Shimon Dotan illustre le même script que **Les Meilleurs**. Un commando d'hommes-grenouilles, au terme d'un long entraînement, plastique une installation terroriste remplie de missiles et d'armes chimiques. Le beau Rob Lowe dirige la mission et dérouille les Arabes. Golan exploite encore le filon dans **Killing Streets** de Stephen Cornwell et dans **Babylon** de Riki Shelach. **Killing Streets** met en scène des jumeaux (Michael Paré et lui-même). Le premier, un militaire, est officiellement mort dans une embuscade à Beyrouth. Et le second, sentant que son frangin vit toujours, sort les gros canons pour l'extirper des geôles arabes ! **Babylon** milite en faveur des intérêts occidentaux et d'Israel. Il s'agit, en 1980, de bombarder le réacteur nucléaire de Osiraq dans lequel Saddam Hussein magouille un holocauste régional. Pour éviter le pire, l'Air Force sioniste dépêche quelques chasseurs afin d'anéantir les centrales...

Amitié virile, impérialisme, manichéisme (les méchants sont inévitablement basanés), grosses ficelles, grosses pétoires, bonne conscience, paternalisme... Les recettes en activité dans le VietnanLand made in Hollywood reprennent du service. Rien n'a changé. A part l'uniforme et l'accent des méchants. C'est tout et c'est vraiment beauf.

■ Doctor Peace & Mister Love ■

* Dernière minute (qui tue).
On annonce **Desert Storm : the Movie (Tempête du Désert)**, un film reprenant le nom de l'opération menée par le Général Schwarkoff durant la Guerre du Golfe. C'est produit par *Patriotic Films* (si, si !), tourné sur la base Air Force de Palms-Nellis (forcément) et réalisé par Erick Hansen (qui ?). A priori, on en reparlera pas...

EXPRESSIMO

● On dit déjà beaucoup de bien du **Boxing Helena** de Jennifer Lynch, la fille du père. Autour d'une histoire d'amour obsessionnelle entre Kim Basinger et Ed Harris, il y aurait des trucs aussi délirants et ésotériques que dans **Sailor & Lula**.

● Une toute petite bonne nouvelle pour Sylvester Stallone. Ivan Reitman (Jumeaux + Un Flic à la Maternelle = aaarghh) sous la direction duquel il devait tourner **Stop or my Mother Will Die** cède son fauteuil de réalisateur à Roger Spottiswoode (**Turner & Hooch** + **Air America** = bof).

● Warren Beatty, Annette Bening, Harvey Keitel, Ben Kingsley, Elliott Gould et Joe Mantegna sont dans **Bugsy** de Barry Levinson...

Richard Gere, Kim Basinger, Uma Thurman et Eric Roberts dans **Final Analysis** de Phil Joanou...

Tom Selleck dans **Folks** de Ted Kotcheff...

Jack Nicholson, Ellen Barkin et Beverly d'Angely dans **Man Trouble** de Bob Rafelson...

Le couple Don Johnson/Melanie Griffith dans **Paradise** de Mary Agnès Donoghue...

Jack Nicholson et Danny de Vito dans **Hofa** de Danny de Vito...

● **Chaindance** de Allan Goldstein ne ressemble à aucun autre film sur l'univers carcéral. On y voit cinq tolards se porter volontaires pour chaperonner des paraplégiques plus ou moins frappés du ciboulot. Se greffe là-dessus une intrigue musclée. Co-produit, co-écrit et interprété par Michael Ironside (le vilain de **Total Recall** et **Highlander le Retour**), **Chaindance** bénéficie également de la présence de l'extraordinaire Brad Dourif, incroyable dans le rôle d'un malade furieusement spasmophilique, et de Rae Dawn Chong en assistante sociale de charme.

● Du changement aux génériques des prochaines productions Carolco. Stallone remplace Arnold dans le **Gale Force** de Renny Harlin dans lequel un homme affronte et un ouragan et des pillards. L'Allemand Roland Emmerich vire Andy Davis du poste de metteur en scène de **Universal Soldier**, thriller futuriste avec Van Damme et Lundgren. Quant au **Isobar** que devait tourner Emmerich avec Stallone, il se retrouve sans générique pour l'instant.

● Après la guerre des **Robin des Bois**, c'est la guerre des **Christophe Colomb** qui bat son plein. Tandis que Ridley Scott prépare activement le sien avec Gérard Depardieu, dans le rôle du découvreur de l'Amérique, et la bénédiction du Ministère de la Culture Française, George Pan Cosmatos (silencieux depuis le désastreux **Leviathan**) s'active sur l'autre, où Timothy Dalton prendra les commandes des trois fameuses caravelles, expédiées à Cannes pour les besoins du marketing.
Là, c'est carrément le gouvernement espagnol et les producteurs de **Superman** qui orchestrent l'opération.

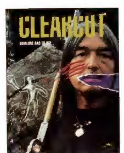
● Une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne : un réalisateur français va bientôt travailler sur la suite d'un énorme hit au box-office américain. La mauvaise : c'est René Manzor (**Le Passage**, **36-15 Code Père Noël**), contacté par Carolco, qui mettra en scène **9 Semaines et Demie II**, avec Mickey Rourke et une belle encore inconnue qu'on peut déjà appeler "pot de fleur".

● *Mad Movies* et *Impact* seront présents au 6ème Festival International du Film et de la Jeunesse qui se déroulera du 18 au 24 juin à Paris, à l'UGC Triomphe, 92 avenue des Champs Elysées.
L'accent sera mis cette année sur le fantastique et c'est d'ailleurs une repro rigolote et grandeur nature de King Kong qui sert de mascotte au festival. **Indiana Jones**, **Aliens**, **Retour vers le Futur**, **Roger Rabbit**, **La Promise**, **La Fiancée de Frankenstein**, **Chérie J'Ai Rétréci les Gosses**, **L'Homme qui Rétrécit**, **Alice au Pays des Merveilles**, **Alice** (celui, plus hard, de Jan Svankjamer), trois illustrations des aventures du Baron Munchausen (Méliès, Von Baky et Terry Gilliam)... Pas mal. Le village du festival sera installé sur le Cours la Reine (entre le Pont Alexandre III et la Place de la Concorde).
Evidemment, on s'y retrouve...

LE MAX LINDER VOIT JAUNE

Cet été sera nippon. Au Max Linder (c'est à Paris, sorry pour les autres) seront programmés du 10 juillet au 6 août prochain 27 films japonais. Et pas des pires. Non, des films devenus mythiques, des perles rares, des chefs-d'œuvre qu'on pensait définitivement enterrés dans les caves des producteurs de Tokyo. Aux côtés de **Baby-Cart L'Enfant Massacre**, sorti furtivement en France, on trouvera **Baby-Cart dans la Terre de l'Ombre** du même Kenji Misumi. **Majin** de Kimiyoshi Yasuda, **Le Retour de Majin** de Misumi et **Le Combat Final de Majin** de Issei Mori constituent l'événement majeur de cette mirifique manifestation due aux efforts conjugués de Jean-Pierre Jackson et Christophe Gans. **Majin**, c'est un géant de pierre fringué comme un samouraï. Cette trilogie serait parmi les choses les plus belles, les plus oniriques, les plus merveilleuses jamais vues sur un écran large.
Sont aussi de la fête **La Légende de Zato Ichi** (le fameux samouraï aveugle) de Kazuo Ikehiro, **Trois Samouraïs Hors la Loi** de Hideo Gosha, l'incroyable **Ange Rouge** de Yasuzo Masumura avec son infirmière adepte de l'euthanasie brutale, **Goyokin**, **La Terreur des Sabaïs** de Hideo Gosha...
Y aura même quelques classiques enterrés de Mizoguchi et Kurosawa. Tous au Max Linder. Une occasion pareille de découvrir ces merveilles inconnues ne se représentera pas deux fois.

IL Y A OUEST TERNE ET WESTERN



■ *Clearcut : exemple de western* ■

Comme les Américains, les Européens se remettent au western. Terence Hill vient de présenter au Marché du Film de Cannes un digest de son **Lucky Luke** qui ressemble plus à un vulgaire **Trinata** - on échappe quand même à la vue d'un Bud Spencer s'envoyant des gamelles entières de faillots - qu'à la bande dessinée de Morris et Goscinny. Jolly Jumper, les Dalton (dont les tailles ne sont guère respectées), Daisy Town... Tout est là, sauf la classe et l'humour des albums. La vraie vedette du film : Jolly Jumper dont les prouesses tiennent du miracle chevalin !
Pendant ce temps, au Canada, d'autres cinéastes mettent la barre plus haut, avec des résultats inégaux. Oliver Austen adapte également une bande dessinée, "Jesuit Joe" d'Hugo Pratt (le père de "Corto Maltese") pour le film du même nom. Ecran large, caméra tourbillonnante, ralentis abusifs et script brouillon pour une histoire se déroulant dans le Canada de la ruée vers l'or et dont les Indiens sont les victimes. Avec Laurence Treil, la fille des eaux de **La Vouivre**. Toujours d'origine canadienne, **Clearcut** de Richard Bugajski présente un jeune avocat idéaliste précipité dans une contrée sauvage où il assiste à la destruction de l'environnement et à l'extinction d'une peuplade indienne. Très violent (à la limite du gore) et très crépusculaire, **Clearcut** bénéficie de la présence de Graham Greene, le pote Sioux de Kevin Costner dans **Danse avec les Loups**. Après le très beau **Where the Spirits Live** de Bruce Pittman tourné l'an dernier, les Canadiens auraient-il, soudain, de vilains remords ? Il serait temps !



■ *Lucky Luke : exemple de Ouest terne* ■

impact à la barre

Je suis d'origine africaine et l'éditorial du numéro 32 me pousse à vous écrire. Quelque part, vous dépassez les bornes, vous délirez, vous écrivez n'importe quoi. Laissez-moi essayer de remettre les choses en place. Souvenez-vous des débuts du cinéma avec **Le Chanteur de Jazz** où un acteur blanc était grossièrement maquillé en noir... Souvenez-vous de ces premiers figurants noirs, tartes à la crème dans la gueule, chaînes au cou ou tablier de dentelle à la taille... Souvenez-vous des rôles un peu plus importants, disons respectables, où le noir, bête et méchant, tue le gentil garçon, viole la jeune et jolie fille, se drogue et vend de la drogue...

Il faudra attendre un grand Sidney Poitier pour entrevoir le bout du tunnel dans lequel **nous avons été maintenus**.

(...)

Je crois que Spike Lee et Bill Duke veulent tout simplement montrer la vie telle qu'ils l'ont vécue et continuent à la vivre, sans gonzesse aux gros nichons, ni super-flics et surtout, **sans haine** !

(...)

Pour finir, je répète que j'aime votre revue, mais assez de bassesses. Ou vous êtes objectifs et dans ce cas c'est cool, ou vous avez des actions dans le Klan et là dites-le franchement que j'arrête de vous engraisser. J'espère une réponse claire et sans ironie à ma question. Amicalement tout de même.

Christophe

■ *Cérémonie dominicale à Impact. On reconnaîtra de dos Marc Toullec* ■

Nous avons cherché dans ta longue lettre, dont des extraits sont reproduits ci-dessus, la question qui te préoccupe. Avec regret, nous devons t'informer que nous ne l'avons pas trouvée. Voici quand même la réponse...

*Il semble un peu facile de mettre, comme tu le fais, tous les réalisateurs noirs dans le même sac. Spike Lee n'a rien à voir avec Bill Duke qui n'a rien à voir avec John Singleton (**Boyz'n the Hood**) qui n'a rien à voir avec Mario Van Peebles (**New Jack City**) qui n'a rien à voir avec Isaac Julien (**Young Soul Rebels**) qui n'a rien à voir avec X ou Y, et surtout X (Malcolm par exemple).*

Il se passe, simplement, pour l'instant, quelque chose de formidable aux Etats-Unis : des réalisateurs noirs arrivent enfin à s'en sortir dans les milieux fermés d'Hollywood. Il ne s'agit pas d'une troupe, ni d'une tribu donnant naissance à un nouveau genre cinématographique américain qu'on pourrait appeler le "Black Movie", mais de la reconnaissance par l'industrie d'artistes noirs qui avaient jusqu'alors peu de chance de finir derrière une caméra. Il n'est pas pour autant question de défendre aveuglément, ni de pilonner, ni d'attendre trop de cette "intégration", ni de la voir d'un mauvais oeil... Avec ce numéro, nous essayons de célébrer joyeusement, sincèrement, l'évènement cannois (non, ce n'est pas Madonna). En espérant que le cinéma américain puisse s'ouvrir de plus en plus à ceux qui ont des choses à dire et à montrer, quelque soit la couleur de leur peau. Quant à nos actions dans le Klan, ça fait longtemps qu'on s'en est débarrassées. Elles ne rapportaient pas assez...

qui ne tente rien...

Bonjour, je m'appelle Jean-Pierre Van Damme. Je suis le frère de Jean-Claude (star de cinéma). Mon but : il y a six mois, j'ai perdu tout contact avec Jean-Claude, quand j'ai vu le numéro 32 de *Impact*, je vous ai écrit tout de suite.

Je voudrais s'il vous plait : l'adresse de Jean-Claude en France et aux Etats Unis et quelques posters pour mon filleul de 13 ans. Envoyer votre réponse le plus vite possible à Belhadj Benjamin (mon filleul) 893 av du Cateau, 59400 Cambrai.

Jean-Pierre Van Damme

Cher Jean-Pierre (ou cher Benjamin peut-être ?), pour obtenir adresse, numéro de téléphone et posters de Jean-Claude Van Damme, je te recommande d'écrire à l'Association des Frères de Jean-Claude Van Damme, 48 rue de la Savate, 1210 Bruxelles.

aux abonnés absents

Monsieur, je désirerais m'abonner à *Impact*, mais je n'ai pas trouvé de bulletin d'abonnement. Si cela est possible, pouvez-vous m'en faire parvenir un ? Merci d'avance.

Alain Grandgirard

Désolé, mais pour l'instant on ne s'abonne pas à Impact. Dans l'immédiat, renvoyez-nous tous ce petit mot histoire de voir si vous voulez vraiment vous abonner. Suivant la tendance, vous pourrez peut-être bientôt vous abonner à Impact. Voilà !

PETIT MOT

à renvoyer à
IMPACT
4, rue Mansart
75009 PARIS

( ) Ah ouais, claaaaasssse, ça me ferait super plaisir de m'abonner à *Impact*...

( ) Non mais c'est diiiilingue, si vous croyez qu'j'ai ça à faire...

preview

TERMINAT

EXCLUSIF !



bras de fer avec


OR
ARNOLD

SCHWARZENEGGER

Arnold Schwarzenegger ne promène pas uniquement sa puissance à l'écran. Paisible, souriant, plaisantant, il s'impose par sa seule présence. Des phrases simples, une diction claire, un timbre de voix agréable... Arnold se raconte, parle de son image publique qu'il cherche à contrôler, et évoque *Terminator 2* en respectant le plus scrupuleusement possible le motus bouche cousue imposé par la production...



Comment Arnold Schwarzenegger, le culturiste, est-il devenu Arnold Schwarzenegger, le comédien le plus populaire au monde ?

Par ambition. Je savais où je voulais aller, et je savais que j'atteindrai mon objectif. Et quand on a confiance en soi, confiance en ce qu'on veut faire, le travail devient plaisir. Cela vous donne une grande confiance en vous. Lorsque j'avais quinze ans, j'étais persuadé que je deviendrai champion de body-building. Je ne me posais pas de question, je savais, tout simplement. Même exemple en ce qui concerne le cinéma. En débutant devant les caméras, je savais déjà que j'allais bientôt devenir aussi célèbre que Dustin Hoffman, Clint Eastwood, Al Pacino ou Warren Beatty. Je n'en ai jamais douté. Cette foi m'a donné une force incroyable.

Après vos études universitaires, vous vous lancez dans le body-building. Pas très logique...

Non, mais c'est ainsi que je me voyais.

A votre arrivée à Hollywood, il n'a pas dû être facile de convaincre les producteurs que vous pouviez jouer la comédie.

Quand je suis arrivé à Los Angeles, le body-building n'avait guère la cote. J'ai donc participé à son expansion avec **Arnold le Magnifique/Pumping Iron** et des dizaines de bouquins auxquels j'ai collaboré. En 10 ans, on est passé de 5000 à 50.000 gymnases dans le pays. Mais cela ne voulait pas dire que j'étais respecté en tant que comédien. Je l'étais seulement en tant qu'athlète. Il fallait prouver à tous que je pouvais apprendre à jouer. Personne ne peut jouer au diapason dès son premier film. Je suis donc passé par des rôles mineurs avant d'en venir à des personnages plus importants. Chaque fois que l'on m'en donnait l'occasion, je faisais mes preuves. C'est ainsi que les producteurs m'ont donné de plus en plus de responsabilités. On ne peut pas changer l'opinion des gens concernant un sportif qui veut devenir comédien : il est nécessaire de montrer que l'on est capable de passer d'un domaine à l'autre. Il faut que cela fonctionne à l'écran, que le public achète son billet. Pas facile. Beaucoup d'athlètes se sont cassés les dents au cinéma parce qu'ils ne se sont pas consacrés pleinement à la comédie. Pour ma part, j'ai quand même pris des leçons avec Eric Morris pendant des années.

Vous êtes actuellement l'image même du héros. Cela vous impose-t-il des contraintes supplémentaires ?

On ne peut pas parler de contraintes dans le sens où cette image du héros ne me gêne absolument pas. Lorsque vous devenez un personnage connu, et dans n'importe quel domaine, le sport ou la politique, les gamins vous idéalisent. Cela signifie que vous avez une certaine influence sur eux. Notre responsabilité en tant que figure publique est d'utiliser ce pouvoir dans le bon sens. Personnellement, j'utilise mon image pour promotionner le sport et lutter contre la drogue et l'alcoolisme. Je peux dire aux gosses : "Si vous me trouvez cool, faites la même chose que moi. Entraînez-vous tous les jours, évitez la drogue et la boisson, étudiez. Devenez plus fort, plus instruit". Il s'agit d'une grande responsabilité avec laquelle aucun écart n'est permis. Auparavant je fumais le cigare n'importe où, mais maintenant je ne le fais plus en public. Je veux être certain que mon attitude ne promulgue pas des attitudes négatives. Ceci dit, je suis heureux de mon image. Je suis heureux d'avoir un impact sur les jeunes.

Vous êtes-vous déjà trouvé en difficulté devant un objectif à atteindre ?

Non. Certaines choses me sont évidemment impossibles. Si vous m'envoyez sur un court, vous devinerez immédiatement que je ne peux pas devenir une star du tennis. Mais bon ! Si je me mets en tête de réussir quelque chose qui ne m'est pas impossible, alors je le ferais. Il faut simplement que ce soit réellement important pour moi. Comme le programme "Fitness in America". J'ai dit au Président que les années 90 devaient être la décennie "fitness" et cela le sera. En l'an 2000, je vous garantis qu'on aura deux fois plus d'enfants en bonne santé qu'aujourd'hui. Tout ce qu'on a à faire est d'établir un programme précis et de s'y tenir.

Pour parvenir à ça, vous aviez des héros dans votre enfance, des modèles ?

Je n'ai jamais eu vraiment de héros. Je n'ai jamais connu aucune dévotion pour quiconque. J'admire certaines personnes, mais sans aucune idolâtrie. Disons que ces personnes sont plus pour moi une source d'inspiration.

Vous avez maintenant la quarantaine et vous êtes toujours en pleine forme. Quelle est votre recette ?

Une heure d'entraînement par jour pour rester mince. Je ne tiens plus tellement à dessiner mon corps comme par le passé, à l'époque où je faisais du body-building en compétition. J'essaie seulement d'être en forme pour les gosses que je vais rencontrer dans les écoles.

L'image que vous projettez vous amène-t-elle à refuser certains rôles ?

Oui, ça m'est arrivé, à cause de cette image mais aussi à cause de convictions plus personnelles. Il y a des choses que je peux faire et montrer, d'autres non. Je pense à long terme. Des trucs me paraissent actuellement bons à faire, envisagés à long terme, c'est suicidaire.

Que ne feriez-vous jamais ?

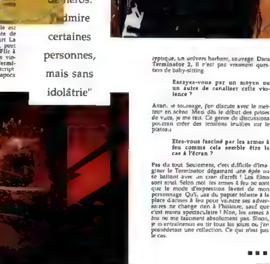
Je ne peux absolument pas vous répondre. Cela dépend de ce que l'on trouve dans le scénario. Qaund je trouve une séquence peu spectaculaire, qui ne me plait pas, qui est néfaste à mon image, je prends une décision. Je demande souvent conseil à ma femme. Le point de vue féminin est différent du nôtre. Mon épouse est très intelligente et possède l'expérience de ce genre de choses. Si, tout deux, nous aimons un projet, celui-ci sera fiable en termes d'image publique et de qualité.

Mais la violence extrême présente dans des films tels *Total Recall* ne nuit-elle pas à [illegible] image ?

Il n'y a pas qu'une violence, mais plu[illegible]. Tout dépend de la manière dont elle est montrée. Si elle fait partie intégrante de l'histoire, on peut y voir une forme d'art. La violence pour la violence, par contre, peut être très négative. Si **Jumeaux** ou **Un Flic à la Maternelle** contenaient des scènes violentes, les films choqueraient. Dans **Terminator 2**, la violence appartient au script. On est en plein dans un univers post-apocalyptique, un univers barbare, sauvage. Dans **Terminator 2**, il n'est pas vraiment question de baby-sitting.



"Je n'ai jamais vraiment eu de héros. J'admire certaines personnes, mais sans idolâtrie"



Essayez-vous par un moyen ou un autre de canaliser cette violence ?

Avant le tournage, j'en discute avec le metteur en scène. Mais dès le début des prises de vues, je me tais. Ce genre de discussions pourrait créer des tensions inutiles sur le plateau.

Etes-vous fasciné par les armes à feu comme cela semble être le cas à l'écran ?

Pas du tout. Seulement, c'est difficile d'imaginer le Terminator dégainant une épée ou se battant avec un cran d'arrêt ! Les films sont ainsi. Selon moi, les armes à feu ne sont que le mode d'expression favori de mon personnage. Qu'il use du papier toilette à la place d'armes à feu pour vaincre ses adversaires ne change rien à l'histoire, sauf que c'est moins spectaculaire ! Non, les armes à feu ne me fascinent absolument pas. Sinon, je m'entraînerais au tir tous les jours ou j'en possèderais une collection. Ce qui n'est pas le cas.

■ ■ ■

■ ■ ■

Vous êtes un homme d'affaires efficace. Est-ce l'argent facile qui vous a poussé à tourner *Terminator 2* ?

Règle numéro 1 : ne jamais faire un film pour l'argent, au risque de finir mal, comme certains, c'est pas la peine de me demander des noms. Tous ceux qui acceptent des projets pour le fric finissent par écoper de carrières sans succès. Ils sont séduits par l'argent, pas par leur travail. On m'a offert des fortunes pour **Predator 2**, **Jumeaux 2** et **Commando 2**. Sur chaque film que j'ai tourné, les producteurs m'ont relancé pour une séquelle en prétextant que ce serait facile à faire et que cela rapporterait beaucoup d'argent. J'ai toujours refusé. **Terminator 2** est une suite que James Cameron et moi désirions depuis 1984. Mais les droits étaient bloqués jusqu'à ce que *Carolco*, avec qui j'ai eu d'excellents rapports sur **Total Recall**, décide de les acheter à bon prix. On n'a jamais vraiment parlé argent avant que James Cameron ne finisse le scénario. Vous savez, ni James Cameron ni moi n'avons besoin d'argent. On peut se permettre de faire ce que nous avons envie de faire

Accepteriez-vous un petit film après une grosse production hollywoodienne ?

Jumeaux était un petit projet. Je n'ai demandé aucun salaire, simplement un pourcentage sur les recettes. Idem pour **Un Flic à la Maternelle**. Les studios veulent de moins en moins prendre de risques. Sur **Jumeaux**, si Danny De Vito et moi-même avions exigé un cachet, le film ne se serait jamais concrétisé. Trop risqué. Comme le script était bon et les gens dans les coulisses sympathiques, on a tout deux accepté de franchir le pas. J'aime autant les petits que les gros films. L'important, c'est l'histoire. Un film peut être tourné dans une seule pièce ou peut nécessiter, comme c'est le cas pour **Terminator 2**, un studio entier équipé de deux millions de dollars de câbles et d'installations électriques. Quoi qu'il en soit, l'important n'est jamais l'argent. L'histoire passe avant tout.

"Terminator 2 est sans doute le film qui a demandé le plus d'effets spéciaux dans toute l'histoire du cinéma"

Qu'est ce qui différencie *Terminator 2* du premier ?

L'histoire, justement ! Au début de **Terminator 2**, le personnage du film est le même que dans le premier. A la fin, il est complètement différent. Il doute, il acquiert des qualités humaines et apprend beaucoup de choses en étant entouré d'hommes et de femmes. L'environnement a un impact très important sur le Terminator. Toutefois, il demeure une machine, à l'image du premier film, une machine qui adopte des caractères humains, mais une machine quand même. Les sentiments humains qu'il éprouve donnent naissance à un conflit intérieur. Dans le film, on trouve également le plus sophistiqué des androïdes, le Terminator 1000. Cela provoque entre lui et le Terminator une confrontation titanesque. Dans **Terminator 2**, l'objectif n'est plus de tuer Sarah Connor mais de liquider son fils qui deviendra dans le futur le leader de la révolution

Un Terminator foncièrement méchant n'est-il pas plus fascinant qu'un gentil Terminator ?

Dans les deux films, le Terminator est un méchant. Je ne dirais pas que le Terminator de 1991 est un gentil. Le fait qu'il adopte des qualités humaines le rend, il est vrai, plus doux. Et comparé aux autres Terminators du film, c'est un ange. Mais ceci-dit, personne ne peut réellement le considérer comme un héros positif, croyez-moi

D'où vient le Terminator ? De la mythologie, de la bande dessinée ?

Il provient de la tête de James Cameron et de nulle part ailleurs

En 1984, James Cameron parlait pourtant du mythe de Prométhée...

Il est possible que le personnage s'en inspire, mais cela ne m'a jamais influencé. Au fil des années, le Terminator est devenu un personnage unique qui exerce un immense pouvoir attractif sur le grand public et les fans de cinéma. On ne s'en doutait vraiment pas avant la sortie du premier **Terminator**. Après, on s'est rendu compte que l'on tenait quelque chose de réellement spécial. Tant de gens aimaient ce film. Même les femmes qui, généralement, ne constituent pas le public idéal du genre. **Terminator 2** est né avant tout de notre fascination pour le personnage que j'interprète.

Les bruits les plus fous circulent à propos du budget de *Terminator 2*, qui dépasserait les 100 millions de dollars !

Terminator 2 n'a coûté "que" 70 millions de dollars. Avec les potins d'usage à Hollywood, le budget a grimpé jusqu'à 100 millions ! **Terminator 2** est un film fantastique, surdimentionné. Pas de doute là-dessus, il revient très cher. Mais chaque dollar dépensé est présent à l'écran. L'argent dépensé importe peu, seul ce que le film rapporte compte. Si vous investissez un milliard, vous comptez en gagner deux. Si vous mettez 20.000 dollars, vous comptez sur 40.000. Tout est affaire de proportions. Si vous avez l'argent, comme c'est le cas pour *Carolco* qui a pré-vendu **Terminator 2** à travers le monde pour 60 millions de dollars, vous n'avez plus qu'à en rajouter un peu pour concrétiser le projet. C'est presque sans risque dans la mesure où les 10 millions restant seront largement remboursés



par les droits TV et autres. Le plus risqué est de mettre 10 millions dans un titre sans être sûr de récupérer votre mise. Avec **Terminator 2**, nous n'aurons pas ce genre de problèmes. Depuis six ans, dans presque toutes les interviews que je donne pour la promotion de mes films, la même question revient : "Quand ferez-vous la suite de **Terminator 2** ?" Les gens attendent cette séquelle avec impatience. La voilà.

Le box-office n'est pourtant guère propice aux suites après les échecs de *RoboCop 2*, *Gremlins 2*, *Rocky 5*...

Ces films n'ont pas été des échecs parce qu'il s'agissait de séquelles. Ils ont échoué au box-office pour d'autres raisons. Aucun film n'est en danger s'il est bon.

Les effets-spéciaux semblent occuper une place particulièrement importante dans *Terminator 2*.

Une place énorme. **Terminator 2** est sans doute le film qui a demandé le plus d'effets spéciaux dans toute l'histoire du cinéma. Plus d'effets spéciaux visuels que vous pouvez en imaginer, des cascades que vous n'avez jamais vues. **Terminator 2** est un film épique aux proportions gigantesques.

Cette profusion d'effets spéciaux ne risque-t-elle pas d'amoindrir la force des personnages ?

Bien au contraire. Les personnages se baladent dans le temps. T 1000, mon adversaire possède des capacités uniques qui requièrent un nombre impensable d'effets spéciaux. Dans le cas de **Terminator 2**, les effets spéciaux aident à la crédibilité de l'histoire et des personnages.

Récemment, vous êtes passé à la mise en scène pour un épisode de la série *Tales from the Crypt*. Une expérience nouvelle pour vous ?

Une expérience nouvelle et unique. Pour la première fois, j'ai envisagé un film dans son intégralité. Des dizaines de gens viennent vous voir et vous posent des centaines de questions sur les motivations des personnages, la couleur des costumes, les lieux de tournage, les éclairages... J'ai réalisé que la mise en scène est un sacré boulot, une immense responsabilité. J'étais content de débuter avec un projet modeste, avec cet épisode d'une demi-heure. Je ferai plus tard quelque chose qui durera une heure et peut-être un vrai film pour le cinéma. En réalisant, vous apprenez à déléguer des responsabilités, comment bouger une caméra, comment diriger des comédiens, ce qui n'est pas le plus facile. Travailler sur *Tales from the Crypt* fut une expérience fascinante à laquelle je me soumettrais à nouveau volontiers.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

BLACK IS

première partie

A Cannes, il y avait Madonna. Bon... Plus sérieusement, il y avait nombre de réalisateurs et acteurs Noirs. Chacun allait voir le film de l'autre, c'était sympa, et c'est devenu le mini événement du festival. L'heure de gloire était-elle passée ? Non. Depuis quelques temps à Hollywood, les portes se sont ouvertes grandement aux cinéastes Noirs. Un phénomène qui dépasse le cadre de Cannes et se prolongera, faut-il espérer, dans les années qui viennent. BLACK IS BEAUTIFUL salue l'événement et fait le point.


Straight out of Brooklyn


Mario Van Peebles

Hollywood n'a rien contre les réalisateurs étrangers ou d'origine étrangère, non. Polonais, Anglais, Russes, Français, Anglais, Italiens, que sais-je encore, Juifs tiens, tous ont un jour ou l'autre eu l'opportunité de bosser pour le compte d'Hollywood. Certains y travaillent encore, d'autres s'y sont pris des baffes magistrales. Certains enrichissent de leur talent le cinéma américain, d'autres auraient mieux fait de ne jamais toucher une caméra. Certains font du fric, d'autres en font perdre... Bla bla bla, bla bla bla. Non, vraiment répétons-le, Hollywood n'a rien contre les réalisateurs étrangers ou d'origine étrangère. Sauf peut-être quand leur peau propage des couleurs douteuses qui tendent étrangement vers le jaune pisseux, le rouge délavé, le marron caca (ou le presque noir). Là, Hollywood, il serait plutôt du genre méfiant, mouchoir de soie devant le pif, à s'excuser que "Non non, désolé, c'est pas possible, repassez nous voir au siècle prochain". Raciste Hollywood ? Disons qu'il a souvent lavé plus Blanc, quand il ne broyait pas carrément du Noir.

En schématisant très à l'extrême, Hollywood n'a cessé depuis ses débuts de se la jouer bon raciste WASP. Sans pour autant se désintéresser de la cause Black et de son public (qui dit public, nombreux dans le cas présent, dit entrées et donc recettes, arf arf...). Hollywood a souvent adopté le principe de la monovision. "Tentons, nous, Blancs, de toucher le public Noir, en produisant des films Noirs réalisés par des Blancs pour les Noirs". La force de caractère qu'il leur fallait, aux Blancs, pour plaire aux Noirs, et bien l'histoire ne s'étend pas dessus, mais on peut toujours imaginer. Mélange culturel, métissage artistique ? Que dalle. Opération purement commerciale visant à éloigner un peu plus les Noirs des caméras ? Tout à fait. Car si les Noirs sont venus petit à petit à l'écran, comme acteurs (premier Oscar du second rôle féminin, pour Hattie McDanielle - **Autant en Emporte le Vent**, 1939), il n'était alors pas trop dans les préoccupations d'Hollywood de leur laisser manier la pellicule. Par peur de la propagande anti-raciste sans doute. De façon plus brutale, les Communistes, Mac Carthisme oblige, ont aussi connu le problème, et continuent, après tout, si tant est qu'il reste des Communistes aux Etats-Unis, de le connaître. Les Etats-Unis, qui ont toujours adoré se raconter, s'étendre sur leur Histoire - question de mentalité - produisent largement plus pro que anti-américain. Autant se raconter, autant se glorifier. Quitte à mentir ça ne gêne personne, et surtout pas les Blancs. Lisez dans les pages qui suivent ce que pense Spike Lee du racisme inconscient et de l'Amérique du mensonge. Spike Lee, c'est la lucidité élevée à son degré limite. Spike Lee dérange, il effraie. Les Blancs comme les Noirs d'ailleurs, c'est là sa force. Oui, Spike Lee fait peur. Comme la vérité qu'il s'échine film après film à faire éclater.

BEAUTIFUL


Livin' Large


John Singleton


Spike Lee

La vérité sur la condition Noire aux Etats-Unis, elle a vraiment commencé à être diffusée il y a une vingtaine d'années à New York avec la naissance du rap. Et il apparaît aujourd'hui évident que le rap et le cinéma Black ont suivi un destin parallèle depuis 1970 pour se croiser enfin aujourd'hui. Le magazine américain *Variety* a récemment publié un tableau des films réalisés par des Noirs durant ses 20 dernières années, avec leur résultat au box-office. En 20 ans, seulement 27 films ont dépassé les trois millions de dollars de recettes. En 20 ans, Hollywood n'aura donc produit en tout et pour tout qu'une trentaine de films réalisés par des Noirs, trois millions de dollars représentant un certain minimum au box-office. 27 films cités. Pour 15 réalisateurs Noirs. En 20 ans... Des chiffres qui parlent d'eux-mêmes. Les privilégiés de ces deux décades se nomment Sidney Poitier, dont le succès en tant qu'acteur lui a permis ensuite de réaliser, Spike Lee, évidemment, Michael Schultz, métis très populaire aux Etats-Unis et spécialiste de la comédie, Gordon Parks (les ruilissimes **Shaft** et **Shaft's Big Score**, polars à la sauce karaté), Melvin Van Peebles (le père de Mario), Robert Townsend, Richard Pryor, Prince, Reginald Hudlin (**House Party**), Oz Scott, Stan Lathan, Berry Gordy, Keenen I. Wayans, Ossie Davis, James Fanaka. Ils sont tous là, ou presque, les Noirs, de véritables pionniers en fait, à avoir eu la chance de réaliser un ou plusieurs films dans les 20 dernières années.

Parallèlement, le rap lançait à New York sa petite révolution. Grandmaster Flash balançait son *"Message"*. Africa Bambataa réinventait la musique tribale, Sugarhill Gang squattait les hit-parades avec *"Rapper's de light"*. Mais tout comme les cinéastes Noirs des années 70 ont dû attendre 1991 pour voir leur travail récompensé par la réussite de leurs benjamins, les rappers sont passés par le creux de la vague avant que Run DMC, Public Enemy, Ice-T, NWA, Ice Cube et autres BDP ne réveillent les consciences endormies tout en s'imposant commercialement. Comme le Blues à l'époque, le rap, royaume du monologue engagé, a permis aux artistes Noirs d'intégrer totalement la mentalité américaine. Le rap a ouvert petit à petit les portes de la liberté d'expression Noire en encourageant les artistes à se raconter sans détour, sans avoir recours à la fiction, à la fantaisie ou à l'éclate qui ont si bien servi Disco, Funk et Reggae. Avec un temps d'avance sur le cinéma, s'est construite avec le rap une contre-culture populaire et donc accessible à tous. Quand Ice Cube raconte la réalité de la rue, la sienne, il choque. Quand Ice Cube chante *"The drive by"*, il ne fait que regarder ce qui se passe devant lui. Quand Ice Cube revient dans le quartier où il a grandi, le Hood, pour tourner le **Boys'n the Hood** de John Singleton, il perpétue au cinéma le combat qu'il mène avec la musique. Idem pour Ice-T, la sirène d'alarme du rap, et Two Live Crew, provocateurs obscènes ou avant-gardistes, ça dépend, qui se retrouvent au générique du **New Jack City** de Mario Van Peebles. Le mouvement musical le plus important de la dernière décade fait aujourd'hui corps avec le mouvement cinématographique le plus important des années à venir. Non, il n'y a pas de rap dans **A Rage in Harlem** de Bill Duke, ni dans **Young Soul Rebels** de l'Anglais Isaac Julien... Mais l'esprit est là, bel et bien là.

"*En 1991, il y aura plus de films avec des Noirs derrière la caméra que durant les dix dernières années*" se réjouit Warrington Hudlin, président de la Black Filmmakers Foundation. Une biographie de Malcolm X signée Spike Lee, **True Identity** de Charles Lane, **The Five Heartbeats** de Robert Townsend, **House Party 2**, **Hangin' with the Homeboys** de Joseph B. Vasquez, **Talkin' dirty after Dark** de Topper Carew, **Killer of Sheep** de Charles Burnett, **Up against the Wall** de Ron O'Neal, **Livin' Large** et **The Tapes of Dexter Gordon** de Michael Schultz, **Chameleon Street** de Wendell Harris Jr., **Straight Out of Brooklyn** de Matty Rich (il a 19 ans !), **Daughters of Dust** de Julie Dash... Auxquels il faut encore ajouter une comédie musicale de science-fiction chez *Tri-Star* réalisée par les frangins Hudlin (**House Party**), et un projet *Fox*, **Lonely Teardrops : the Jackie Wilson Story**, sans réalisateur à l'heure qu'il est.

"*Il a fallu du temps pour que la communauté cinématographique prenne les réalisateurs Noirs au sérieux, les considère comme des artistes à part entière, qui ont quelque chose à dire, qui peuvent rapporter de l'argent au box-office, qui contribuent de manière non négligeable à l'industrie du cinéma américain. Il a fallu passer au-delà des préjugés raciaux. Lorsqu'on voit **Raging Bull**, on ne dit pas qu'il s'agit d'un merveilleux film italien même si Martin Scorsese est d'origine italienne. On dit simplement que c'est un beau film. Il est nécessaire d'en arriver à ce stade avec les réalisateurs Noirs*" commente Bill Duke. "*Quand Francis Coppola réalise un film qui n'a pas de succès, ça n'a aucun effet sur David Lynch. Mais chaque film réalisé par un Noir est important pour les autres réalisateurs Noirs. Nous faisons pour l'instant tous partie de la même équipe de basket-ball cinématographique !*" rajoute Mario Van Peebles.

Pour l'instant, et l'instant est magique, la solidarité est de rigueur, même si chacun fait son truc dans des domaines qui diffèrent. L'année qui vient permettra de prendre la température des films précités. Certains seront bons, d'autres moins. Certains marcheront, d'autres pas. Avec un peu de chance, on pourra alors parler des films en oubliant la couleur de la peau de celui qui tient la caméra. Ce jour là, la constellation blanche du drapeau américain se sera enrichie d'une étoile noire.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Dans le prochain numéro d'*Impact*, BLACK IS BEAUTIFUL 2 avec :

Boys'n the Hood : interviews de John Singleton, réalisateur, et Ice Cube

Young Soul Rebels : interview de Isaac Julien, réalisateur

Living Large : interview de Michael Schultz, réalisateur

et tous les films terminés, en tournage et en projet...

A RAGE IN HARLEM

Ambassadeur des Etats-Unis dans la compétition officielle cannoise, *A Rage in Harlem* plonge dans un drôle de rétro. A mi-chemin entre le film de gangster et le cartoon débridé, le film de Bill Duke s'applique à ne pas trahir Chester Himes, inspirateur et père spirituel du film...

En compétition officielle au dernier festival de Cannes, **A Rage in Harlem** ne tient pas vraiment le discours alarmiste et pessimiste de **Boyz'n the Hood**. Nous sommes en 1956, dans un Harlem ébène qui ressemble à s'y méprendre au toonland de **Roger Rabbit** ou à la mégapole anonyme de **Dick Tracy**. Pas la moindre tirade anti-raciste. **A Rage in Harlem** est une bande dessinée, un **Cotton Club** qui, à aucun moment, ne se prend au sérieux. A l'origine du film, il y a un écrivain, un des piliers de la Série Noire, Chester Himes, noir de peau, un type condamné à 20 ans de tôle pour attaque à main armée, un type qui découvre un jour un bouquin de Dashiell Hammett. Le cheminement de "*La reine des pommes*", le bouquin de Himes, via la vente des droits, mène à Londres.

Paradoxalement, **A Rage in Harlem**, comme **Danse avec les Loups** d'ailleurs, est un film en majeure partie britannique. Pour une raison élémentaire. La boîte *Palace Production* (**La Compagnie des Loups**, **Mona Lisa**, **Hardware**) a acheté les droits d'adaptation du livre de Chester Himes. *"On développait le projet bien avant que Bill Duke s'y intéresse. On ne peut pas survivre en tant que producteur britannique si on ne produit que des films britanniques. Après* **Scandal**, *nous avons décidé de passer à un projet américain qui concerne directement le public US. Vu que la popularité de Chester Himes vient d'Europe, il était logique que l'adaptation de son oeuvre la plus célèbre y prenne aussi naissance"* annonce Stephen Woolley, big boss de *Palace*. Le projet finit donc sur le bureau de Bill Duke, un amoureux de l'œuvre de Chester Himes. On connaît surtout Bill Duke en tant que comédien. Membre du commando de **Predator**, flic vicieux dans **Comme un Oiseau sur la Branche**, et brutal dans **Sans Espoir de Retour**, Bill Duke explique clairement le succès du romancier: *"Je pense qu'il est dû à son patriotisme et à son combat pour la liberté des Noirs. Il a quitté les Etats-Unis. Alors qu'il était hors du pays, ses bouquins restaient néanmoins parmi les best-sellers. S'expatrier est quelque peu la destinée des artistes noirs. Comme on l'a souvent remarqué dans le domaine du jazz, l'exil en Europe est nécessaire pour être découvert puis reconnu"*.

Vrai à 100 % pour Chester Himes. Aux Etats-Unis, il se consacre à de vigoureux pamphlets sur la condition de la société noire. Sans succès. En France, encouragé par Marcel Duhamel, le père spirituel de la Série Noire, il mêle humour, violence, désespoir et réalité sociale. Cette surprenante alchimie mariée à une écriture imagée et inventive accouche de "*La reine des pommes*", l'inspirateur de **A Rage in Harlem**: la rencontre de Jackson, le croque-mort bigot, et de Imabelle, la pin-up transportant une malle bourrée d'or. Evidemment, ce magot déjà bien aspergé d'hémoglobine est convoité par des malfrats comme Easy Money, le caïd au petit chien, et Goldy, le frère de Jackson. *"Himes n'est pas facile à adapter. Son livre possède une facette ironique, une facette franchement comique et une dernière foncièrement dramatique. Placer tout ça dans un scénario n'est pas évident"* témoigne Stephen Woolley. Mais les lecteurs de "*La reine des pommes*" seront comblés, sans doute surpris de la transition sans heurt du papier à la pellicule. *"On a été fidèle au roman. Les personnages d'Himes sont des gens extrêmes qui réagissent de façon extrême. J'en connais qui leur ressemblent, je m'en suis d'ailleurs inspiré"* ajoute Bill Duke. Fidélité aussi en ce qui concerne la violence, à la fois burlesque et cruelle. *"Là aussi, le feeling Chester Himes est respecté. Dans chacun de ses romans, la violence est décrite graphiquement. Pour conserver toute l'intégrité de l'adaptation cinématographique, nous n'avons pas essayé de la contourner"* continue le cinéaste. Entre deux coups de feu et un égorgement explicite, Bill Duke ose écraser un clebs. D'un coup de porte. Couic. Une façon de mourir autrement plus cartoonesque que les hécatombes tragiques de **Boyz'n the Hood** et **New Jack City**.

■ Marc TOULLEC ■



■ Forest Whitaker & Robin Givens ■

SPIKE LEE



JUNGLE FEVER

Nola Darling n'en Fait qu'à sa Tête, School Daze, Do the Right Thing, Mo' Better Blues... **Entre deux clips pour Public Enemy et Tracy Chapman, Spike Lee forge une oeuvre cohérente, forte, essentiellement axée sur la condition des Noirs de l'Oncle Sam. Dans *Jungle Fever*, il dépeint une liaison fatale entre l'architecte Noir Flipper et Angie, Blanche issue d'une famille réactionnaire... Leurs communautés respectives s'appliquent à creuser encore plus le fossé qui les sépare déjà.**



Pensez-vous que le fossé entre Noirs et Blancs soit définitivement infranchissable aux USA ?

Définitivement, je ne crois pas. Par contre, je ne sais vraiment pas si je verrai de mon vivant la traversée de ce fossé. Mes enfants et petits-enfants la verront peut-être, eux. Mais je pense qu'il faut continuer à se battre. **Jungle Fever** est à mon sens un film optimiste. Il ne dit pas "Laissez tomber, c'est sans espoir, les Noirs et les Blancs ne vivront jamais ensemble. Et puis merde !" Le plus gros mensonge que raconte les Etats-Unis consiste à faire croire que seule la nationalité américaine importe et que ni la race, ni la religion, ni les origines ne comptent. C'est un mensonge et cela l'a toujours été. Les Etats-Unis sont bâtis sur une constitution qui s'est appropriée la race noire, laquelle pouvait être vendue comme du bétail.

***Jungle Fever* est particulièrement virulent envers les femmes blanches. Pourquoi ?**

Bien que beaucoup de cinéastes aiment à dire que leurs films sont basés sur des expériences personnelles, moi, je n'ai jamais fait "ça" avec une Blanche. Ma mère est décédée en 1976. Mon père s'est remarié avec une Blanche. Cela a dû m'influencer lors de l'écriture de **Jungle Fever**. Les relations interraciales existent depuis le temps où nous étions esclaves. Dans **Jungle Fever**, je ne condamne pas ce genre de rapports. Si deux personnes s'aiment, c'est parfait. Mais mes personnages ne basent pas leur union sur l'amour. Disons qu'ils sont réciproquement curieux. Lorsque vous êtes Noir aux Etats-Unis, on n'arrête pas de vous raconter que le symbole de la beauté est la femme blanche. On vous intoxique avec ça à la télévision, dans les magazines, à la radio, partout. Il n'y en a que pour les blondes au teint pâle et aux yeux bleus. Si la femme n'est pas comme le modèle qu'on nous présente, elle est laide ! Pour vous, les Blancs, c'est difficile de l'accepter. Les Noirs ne sont jamais avantagés en photo ou au cinéma. Progressivement, ça rentre dans votre subconscient et ça pousse certaines personnes, par des moyens cosmétiques ou chirurgicaux, à essayer de se transformer. On réduit la surface de nos lèvres, de notre nez, pour s'approcher du canon esthétique Blanc, alors que les Blanches, dans le même temps, se font gonfler les lèvres. C'est dingue ! Les Noirs mettent des lentilles de couleur claire et du gel dans les cheveux pour les applatir. Pourquoi fait-on tout cela ? Parce qu'on nous l'a fourré dans le crâne, dans le subconscient encore et encore.

Comme dans *Do the Right Thing*, les communautés italiennes et noires de *Jungle Fever* s'affrontent.

New York est constitué de plusieurs ethnies. Et c'est une réalité de constater que les conflits ethniques les plus fréquents, et les plus violents, opposent Noirs et Italiens. Dans **Do the Right Thing**, je me suis inspiré de l'incident d'Howard Beach. J'ai dédié le film à ce jeune Noir, Youssef Hawkins, qui a été lynché alors qu'il allait vérifier une voiture d'occasion dans ce quartier italien de Brooklin. Ce genre d'accrochages entre Noirs et Italiens est malheureusement fréquent.

***Jungle Fever* est également un violent réquisitoire contre la drogue.**

■ ■ ■



■ *Annabella Sciorra & Wesley Snipes* ■

■■■

La drogue est l'un des pivots de **Jungle Fever**, ce qui n'était pas le cas pour **Do the Right Thing** et **Mo' Better Blues**. Si j'avais posé ce problème dans **Do the Right Thing**, j'aurais en quelque sorte dilué son sujet véritable, le racisme. Et je ne voulais pas faire de **Mo' Better Blues** une énième histoire de jazzman accroc ou alcoolique. Le crack est en train de détruire toute une génération d'Afro-américains. Il est temps de réagir. Je le fais dans **Jungle Fever**.
Je trouve également que la religion joue un grand rôle dans **Jungle Fever**. Le révérend va trop loin, la religion exerce une influence néfaste sur son fils, Gator. Cela explique en grande partie son penchant pour le crack.

Dans *Jungle Fever*, la musique couvre toutes les scènes de dialogue. Pourquoi ce choix ?

Je pense à la musique du film et, en même temps, j'écris les dialogues. J'ai été élevé dans un milieu musical. Mon père, Billy Lee, est un jazzman. A la maison, il y avait de la musique toute la journée. Billy a composé la bande originale de tous mes films, excepté **Jungle Fever** ! Il est évident que la musique joue un rôle capital dans tous mes films. Je la mets au même niveau que la photographie, les décors, le casting et les costumes. La plupart des réalisateurs s'accrochent à une règle établie : pendant que les personnages parlent, pas question de mettre une musique. Je ne suis pas d'accord. La musique et les dialogues peuvent parfaitement se marier. Avec **Jungle Fever**, nous avons eu la chance d'avoir un mixeur réputé, Tommy Fleishman. Deux semaines durant, nous avons travaillé sur le mixage pour être sûrs d'obtenir un bon équilibre entre les dialogues et la partition.

Les quartiers que vous dépeignez dans vos films sont souvent sujets à tension raciale. Comment avez-vous vécu et comment vivez-vous aujourd'hui le problème du voisinage ?

Je suis né à Atlanta. Alors que j'étais très petit, ma famille s'est installée à Brooklin. Mon premier quartier était à dominance italienne. On était la première famille noire dans le coin. Mais on n'a guère rencontré de soucis. La présence de quelques personnes n'est pas prise comme une menace. Notre déménagement à Brooklin remonte à une époque où les Blancs ne partaient pas encore deux semaines après que des Noirs soient arrivés dans une rue. On a bien été traité deux ou trois fois de "nègres". Mais cela s'est vite calmé. Puis mes parents ont voulu acheté leur propre maison dans un quartier noir de Brooklin, où je vis depuis. Et j'y suis très heureux.

■ Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD**
et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

U.I.P. présente Wesley Snipes - Annabella Sciorra & Spike Lee dans une production Forty Acres and a Mule Filmworks Universal Pictures *JUNGLE FEVER* (USA - 1991), avec Ossie Davis, Ruby Dee - Samuel L. Jackson, Lonette McKee, John Turturro, Frank Vincent, Anthony Quinn **photographie de** Ernest Dickerson **musique de** Terence Blanchard & Stevie Wonder **écrit, produit et réalisé par** Spike Lee
5 juin 1991 **2 h 01**

NEW JACK C



■ *Wesley Snipes, fascinant baron de la drogue* ■

Tandis qu'une patrouille de police au grand complet battait à mort un black sous l'objectif d'une caméra amateur, Los Angeles était secoué fin février dernier par des émeutes. Des Blacks mettaient à mal quelques quartiers de la mégapole. Vitrines brisées, voitures renversées... Pourquoi tant de violence ? Parce que les cinoches programmant **New Jack City** étaient bourrés à craquer et que les refoulés à l'entrée gueulaient leur mécontentement. Dès lors, **New Jack City** est devenu synonyme de violence : le film qui provoque des émeutes, le film qui pousse à la consommation du crack, à la délinquance... **New Jack City**, le film de tous les dangers. Evidemment, il y a méprise. **New Jack City** décrit la montée puis la chute du caïd new-yorkais du crack, Nino Brown, le Scarface de Harlem. Chef des Cash Money Brothers, il rentre dans le colimateur de deux officiers de police, l'Afro-américain Scotty Appleton et l'Italien Nick Peretti...

culture "new jack"

"Notre ambition était de faire un film qui soit à la fois authentique, spectaculaire et sophistiqué. Nous avons tous le souvenir des films de gangsters des années 30, qui traçèrent de la Dépression un portrait extrêmement vigoureux. C'est dans cette perspective que nous avons tenté de raconter l'histoire d'un criminel moderne, doté d'une personnalité originale, complexe et contradictoire. Nous voulions que le spectateur soit captivé par ce personnage sans pour autant s'identifier à lui" Mario Van Peebles rassure. Comédien, compositeur, metteur en scène de théâtre, réalisateur de clips et de téléfilms, Mario Van Peeples sait de quoi il parle. Harlem, il con-

TY

Précédé d'une vilaine réputation de film fouteur de merde, *New Jack City* propage pourtant la bonne parole. Pas en feuilletant les versets de la Sainte Bible. Non, *New Jack City* prend le parti du baroque, de la musique et de la violence...



Après avoir condamné drogue et violence dans ses chansons, Ice-T est promu flic dans NEW JACK CITY

naît bien pour y avoir passé une partie de son enfance. Les producteurs du film, George Jackson et Doug McHenry aussi. *"Nous voulions montrer que les institutions américaines sont lettre morte pour toute une partie de la population. Les réfugiés du Tiers-monde ne pleurent pas la disparition d'une culture qu'ils ignorent. Ils aspirent seulement à en créer une autre, qui pour beaucoup se nomme la culture "New Jack", fondée sur la drogue, une célébration violente de l'existence, une agressivité effrénée et un consumérisme sauvage. Le business des stupéfiants a remplacé les anciennes industries de Harlem, il est devenu la principale source de richesses dans ce quartier"* ajoute Doug McHenry.

C'est lui, Doug McHenry, le principal instigateur de **New Jack City**. Il possédait les droits d'un vieux scénar de Thomas Lee Wright. Mais ce sont les articles du journaliste Barry Michael Cooper sur l'enfer du crack, sur les parrains noirs de la dope, qui réveillent son intérêt pour ce script sagement rangé sur une étagère. McHenry demande au reporter de le dépoussiérer, de transférer l'action des années 70 aux années 80, d'actualiser l'intrigue et de la tremper dans le jus de la "New Jack". "New Jack", terme inventé par Cooper, désigne le quotidien des nouveaux pauvres de Harlem, leur désir de gagner de l'argent facile et de vivre dans un luxe clinquant et extravagant.

folie baroque

Une caméra aérienne survole New York, s'attarde sur Harlem. Immeubles en ruines, rues dégueulasses. Quelques images, quelques secondes d'ultra réalisme et Mario Van Peeples prend un virage à 180 degrés. Du presque documentaire, il passe à des cadrages obliques, à une mise en scène typique des années 70, une réalisation psychédélique savamment décalée par rapport à son sujet. Et par rapport à l'environnement immonde qu'il arpente. Mario Van Peeples joue les Sidney J. Furie. Vous savez, le cinéaste british qui prend un panard pas possible à secouer ses caméras dans tous les sens, à torturer son chef op' pour qu'il suive les déambulations torves de Harry Palmer, l'espion flegmatique de **Ipcress, Danger Immédiat**. **New Jack City** adopte exactement la même position. Et ce n'est ni gratuit, ni bête, ni un gentil hommage, ni bassement plastique. Mario Van Peeples, sur du pavé solidement accroché au plancher des vaches, sublime l'enfer terrestre, le sublime jusqu'à la nausée. Ecœurant de voir des gosses claquer d'overdose, de voir Nino Brown et sa clique se vautrer dans un luxe exubérant, de voir des "ouvrières" aux seins nus mettre le crack en boîte, de voir les lieutenants du même Brown tenir des conseils d'administration, de voir Nino Brown pourrir à la racine des gosses en leur filant du fric. Mais Nino Brown a aussi ses bons côtés. Il offre des dindes de Noël aux habitants de la rue, il aime ses amis. Le Mal incarné avec tout ce que cela suppose d'ambiguïtés. Et Mario Van Peeples aime ça, l'ambiguïté. Les purges façon l'Inspecteur Harry, les flics extrémistes prêts à tout pour liquider Nino Brown, personnage fascinant, magnétique. Une tonne de gugusses sont tombés dans le panneau, alors que Mario Van Peeples exècre le crack et ses barons. Mais au lieu d'accuser bêtement, il s'offre une vision flamboyante, épique, baroque et musicale de cet enfer. Impossible dès lors de ne pas rapprocher **New Jack City** du **King of New York** d'Abel Ferrara.

je hais les flics

Surprise au générique de **New Jack City**, le rapper Ice-T dans le rôle du keuf. Super star du hard-rap, Ice-T avoue carrément détester les flics. *"J'avais réellement peur de jouer un policier. Pour moi porter un insigne revient à brandir une croix devant un vampire. Je n'aime pas la police et jamais je ne pourrai l'aimer. Beaucoup de mes amis de la rue sont tombés sous ses balles. Dans Harlem, les flics sont les ennemis. Voilà pourquoi beaucoup de Noirs les ont totalement rejetés et ont directement pris la responsabilité de se faire justice eux-même"*. D'ailleurs, la presse américaine souligne l'hérésie de ce casting étrange. Pour un quotidien ricain, Ice-T dans le rôle de Scotty Appleton, c'est *"Sylvester Stallone en danseur de ballet, le gros John Goodman en jockey ou Madonna en nonne"*. Terrible. *"J'ai pris là le plus grand risque de ma carrière. Mais je voulais devenir comédien. Maintenant que j'ai incarné un flic, je peux jouer n'importe quel rôle. Mais, selon moi, **New Jack City** n'est pas un film sur la police. **New Jack City** est un film moral. Il traite de ce qui est positif et négatif. Il n'essaie jamais de dire que les flics sont géniaux, que les gosses dans la rue sont néfastes à la société"* conclut Ice-T. Et il a parfaitement raison. Comme **Boyz'n the Hood**, mais à sa façon, **New Jack City** peut faire figure de document éducatif. Les armes crachent plus que dans le film de John Singleton, mais elles en n'oublient pas pour autant de parler.

Marc TOULLEC

Warner Bros présente Wesley Snipes, Ice-T, Allen Payne dans une production George Jackson/Doug McHenry *NEW JAKE CITY* (USA 1990) avec Chris Rock, Mario Van Peeples, Judd Nelson, Michael Michelle - Bill Nunn, Russel Wong, Vanessa Williams **photographie de Francis Kenny musique de Michel Colombier & Ice-T scénario de Thomas Lee Wright & Barry Michael Cooper réalisé par Mario Van Peeples**

10 juillet 1991 **1 h 41**

à suivre ...

KAMIKAZE

LA RELÈ



Taillé dans le marbre, Clint Eastwood, personnage singulier du cinéma américain s'il en est, se débarrasse un peu plus encore avec *La Relève* de son image de Dirty Harry. A plusieurs reprises, dans la peau du flic Nick Pulovski, il manque de tout faire foirer. Eastwood ose bouleverser les règles du buddy-movie. *La Relève* se plante aux Etats-Unis. *La Relève* est un sacré film. Et Eastwood le plus grand des kamikazes.

rebrousse POIL

Depuis quelques années, Clint Eastwood marque une pose. Il choisit des sujets qui ne vont pas forcément dans le sens souhaité par ses fans de la première heure. **Chasseur Blanc, Coeur Noir** et **Bird**. L'Afrique et le jazz. Ou **La Dernière Cible** et **Pink Cadillac**, des pochades où le grand Clint se pastiche assez lourdement.

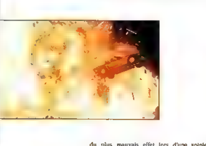
Avant, il y a eu **Le Maître de Guerre, Honky Tonk Man, Pale Rider**, des films qui fissuraient la montagne, le monolythe Eastwood. Dans les années 70, Clint Eastwood, l'acteur assimilé à l'homme sans nom des Sergio Leone et à Dirty Harry, délivrait les otages et prenait les femmes sans ménagement. Au terme des années 80, Clint Eastwood, reconsidéré et débarrassé de l'étiquette facho qui nuisait à son image publique, se fait prendre en otage et subit, ligoté comme un

VE

jambonneau, la fièvre sexuelle d'une tigresse hispanique. Les temps changent, Clint Eastwood avec eux. Dans **La Relève**, il jette aux orties le complet-veston de l'Inspecteur Harry. Et le masque.

anti-héros ou zéro total ?

Déjà, en 1977, Clint Eastwood, dans **L'Epreuve de Force**, ne magnifiait pas son personnage de flic blousé, de looser franc-tireur chargé de convoyer un témoin bidon à travers le pays sous le feu nourri de la police. Le témoin, une call-girl, lui menait la vie dure, allant jusqu'à lui envoyer un vigoureux coup de pied dans les parties. Mauvais pour le macho. Le macho déguste de nouveau dans **La Relève**. Il est devenu consentant, prêt à caresser le public dans le sens contraire du poil. Clint Eastwood est Nick Pulovski, un petit flic qui rate sa carrière après avoir raté celle de pilote automobile. Pas de promotion en vue, sinon la retraite. Pulovski se résigne jusqu'au jour où son chemin croise celui de Strom, le plus gros trafiquant de voitures de luxe de la côte Ouest des Etats-Unis. L'occasion est unique : mettre Strom derrière les verrous équivaut à effacer des années de routine émaillées de maigres avancements. Désaisi de l'affaire par son supérieur, Pulovski mène clandestinement son enquête. Non, Clint Eastwood ne fait pas son numéro habituel de keuf invulnérable et infaillible. Le Nick Pulovski reçoit beaucoup de coups et commet quelques gourdes de taille. Le comédien-réalisateur l'a voulu ainsi. Et a aussi voulu faire du personnage l'opposé, l'antithèse totale de tous les flics clinquants, pimpants et trop nickels qui pullulent sur les grands et petits écrans. Clint Eastwood ne respecte pas les nouveaux canons d'Hollywood, lesquels façonnent ses policiers invertébrés, ennuyeux comme la pluie, qui ne fument pas et s'habillent avec le bon goût des yuppies. Pulovski passe son temps à mâcher un énorme cigare, à demander du feu, arbore une chemise hawaïenne



du plus mauvais effet lors d'une soirée mondaine et préfère les canettes de bière aux coupes de champagne. Vulgaire le père Pulovski. Et il aggrave encore son cas. Interviewé dans le cadre de son investigation devant les caméras de la télé, il balance en un minimum de temps un maximum de "fuck" à une reporter médusée. Clint Eastwood dissimule à peine sa joie de braver l'interdit. Des gros mots en direct à la télévision. Aux Etats-Unis, souiller ce tabou tient de la jurisprudence. A mettre également à l'actif de ce barbare, de cet anti-flic de Miami, de celui qui pourrait devenir le cauchemar de tous les Chips de la création, le geste le plus bas, le plus honteux qui soit : Pulovski n'hésite pas à ramasser quelques billets verts.

Tout pour déplaire, tout pour heurter la sensibilité de l'Amérique polie et prude de Bush et des chochottes. Pourquoi **La Relève** a été l'un des gros échecs commerciaux de l'automne dernier aux States, à votre avis ? Pas bien difficile de piger. Clint Eastwood pilonne la figure mythique bien accrochée à son piédestal. Ses armes : le masochisme, la dérision et le contre-pied de tous les clichés liés à son nom. Voyez Nick Pulovski pris en otage par l'infâme Strom qui lui fourre un pistolet dans la bouche ; voyez-le encore soumis à la libido de Liesl sans qu'il puisse lever le petit doigt. L'Amérique n'aime pas que l'on touche à ses héros favoris, qu'une star retourne sa veste et fasse un magistral bras d'honneur à toutes les convenances du nouvel ordre. **La Relève** ne pouvait que se planter. Et son échec rassure en fait sur la santé de Clint Eastwood, sur son intégrité. Plié aux règles et réalisé façon Hollywood comme un buddy-movie traditionnel, genre **L'Arme Fatale**, le même film aurait fait un malheur. Consciemment, Clint Eastwood choisit l'échec financier et la réussite artistique. Dans le cas de **La Relève**, les deux n'étaient pas conciliables.

sombre et méchant

Décidément, **La Relève** ne ressemble pas à tous les films mettant en scène des couples de flics. Pour savourer la différence, sacrifiez-vous en allant voir **La Manière Forte** ou **FX 2** ! Non, **La Relève** ne malaxe cet humour facile, ce second degré idiot dont raffolent tant les producteurs hollywoodiens. **La Relève** ose se prendre au sérieux. Des images sombres en cinémascope (on vous prévient d'avance : *Warner Home* les massacrera en recadrant l'ensemble pan and scan lors de la sortie vidéo), une atmosphère nocturne, un soleil californien assez terne, une mise en scène qui ne repose pas uniquement sur un montage speed. Clint Eastwood n'emprunte pas les sentiers qui lui ont été fatals dans **La Dernière Cible** et **Pink Cadillac**. Son humour ne signifie pas grosses vannes qui tiennent davantage du coup de pompe dans les tibias que du coup de coude dans les côtes. Trop fin le père Eastwood pour se complaire ainsi. L'ironie lui sied à merveille. De même, il n'appuie pas ses clins d'oeil, il sourcille à peine ! Au-delà de cet humour formidable, Clint Eastwood choisit de ne pas laisser sur leur faim les amateurs de sur-polar gonflé à l'hormone du "toujours plus" hollywoodien. Pas évident de surprendre encore après **L'Arme Fatale**, **Piège de Cristal** et cie. Clint Eastwood arrive à étonner en en rajoutant encore dans la surenchère. Un camion chargé de voitures de luxe verse son chargement sur le freeway avant de rebondir comme une *Majorette*, un motard passe à travers une porte, une voiture fait un bond de plusieurs étages pour échapper à une explosion cataclysmique, deux avions se téléscopent. Vieux de la vieille, Clint Eastwood prouve qu'il n'est pas seulement un nostalgique des gunfights de Dirty Harry, mais aussi un réalisateur crédible sur la chasse gardée des Renny Harlin, Richard Donner et cie.

En deux heures, Clint Eastwood prouve, si besoin en était, sa vitalité et également son humilité. Une humilité qui l'amène à couper la poire en deux : 50 % de la vedette du film à Nick Pulovski, son personnage, et les 50 autres à David Ackerman, le "Rookie", le bleu. C'est dans Charlie Sheen que Clint Eastwood trouve le parfait partenaire. Autant Eastwood est mûr, le visage émacié, le regard d'acier, autant Charlie Sheen paraît juvénile, joufflu. Un gosse quoi. Mais pas un teenager qui aurait décidé de s'engager dans la police pour emmerder son riche papa. Tout simplement un type un peu maladroit au départ, mais qui finira par en remontrer à Nick Pulovski, le vieux. Les rapports entre les deux hommes ne cèdent jamais à la complicité antagoniste des buddy-movies. S'ils s'engueulent et en viennent aux mains, ce n'est pas seulement pour nourrir le scénario de bons mots. Finalement, lorsque Nick Pulovski cède son poste à son jeune équipier, Clint Eastwood avoue passer la main à la nouvelle génération. Une note biographique pour un film testamentaire ? Testamentaire sans doute, mais pas mortuaire. Il faut savoir lire entre les lignes, regarder derrière les images. Néanmoins, bêtement, simplement, on prend au spectacle, Clint Eastwood en est déjà un à lui tout seul, un plaisir fou, un plaisir rare.

■ Marc TOULLEC ■

Warner Bros présente Clint Eastwood & Charlie Sheen dans une production **Malpaso** **LA RELEVE** (**THE ROOKIE** USA 1990) avec Raul Julia - Sonia Braga - Tom Skerritt - Lara Flynn Boyle - Pepe Serna **photographie** de Jack N. Green **musique** de Lennie Niehaus **scénario** de Boaz Yakin & Scott Spiegel **produit par** Howard Kazanjian & Steven Siebert & David Valdes **réalisé par** Clint Eastwood

26 juin 1991

2 h

BOAZ YAKIN



■ Clint Eastwood & Charlie Sheen : aussi dur d'être un héros qu'un anti-héros ■

A 25 ans, Boaz Yakin s'est déjà taillé une solide réputation dans le domaine du film d'action. *Punisher* et *La Relève*, deux scripts très différents l'un de l'autre, deux scripts qui révèlent une personnalité contradictoire et un talent qui ne tient pas à se plier aux règles hollywoodiennes ...

Comment est née l'idée de *La Relève* ? D'une rencontre avec Clint Eastwood ?

Non, **La Relève**, c'est une idée d'un ami, Scott Spiegel, le scénariste de Evil Dead 2, et de moi. Nous dînions un soir ensemble lorsque Scott s'est mis à parler de deux idées de scénario qu'il destinait à un ami. L'une d'elles était l'histoire d'un vieux flic et de son jeune équipier. Script classique. Scott avait Charles Bronson en vue pour incarner le vieux flic.
J'ai écrit pas mal de films d'action et je me suis aperçu que la majorité d'entre eux impliquent des hommes à l'approche de la cinquantaine qui servent de mentor à des jeunes. Lorsque le jeune se fait descendre, le vieux doit se remettre au travail... Je pensais que ce serait drôle de voir un type inexpérimenté prendre les rênes de l'histoire. Quand Clint Eastwood est arrivé sur le projet, on a accordé plus d'importance à son personnage. Mais, à l'origine, le rôle principal revenait à Charlie Sheen. Toutefois, on a conservé un certain équilibre entre ces deux protagonistes.

S'agit-il là du seul changement que vous avez effectué après l'arrivée de Clint Eastwood ?

La plupart des changements se situent dans la deuxième moitié du film. A l'origine, Clint Eastwood était délivré par ses ravisseurs bien plus tard, lors du passage dans l'aéroport, soit quelques minutes seulement avant le générique de fin. Avant, toute l'action était concentrée sur le personnage de Charlie Sheen. On a dû faire en sorte que les deux flics agissent davantage de concert. Ces modifications ne nous ont pas gênés en fait. Quand vous avez Clint Eastwood dans un film, autant l'utiliser.

Il y a un mystère qui entoure Clint Eastwood. Comment travaille-t-il, comment se comporte-t-il ?

Il nous donnait des idées sur ce qu'il voulait en général. Il se montrait vraiment sympathique. Il m'a donné libre accès au tournage, ce qui m'aidera bien dans ce que j'espère être ma future carrière de metteur en scène. Voir Clint Eastwood travailler est une expérience unique. Il est l'homme le plus autoritaire que je connaisse. Personne sur le plateau n'ose aller à son encontre... Clint Eastwood est un homme à la fois très gentil et très impressionnant. Il mesure près de deux mètres, possède d'étranges yeux bleus et des cheveux très blancs. La première fois que je l'ai vu, j'ai ri. Il ne savait pas pourquoi ! Mon rire était nerveux. Clint Eastwood est une telle figure... J'ai côtoyé d'autres stars, mais aucune ne m'a amené à réagir ainsi. Lorsqu'il est rentré pour la première fois dans la pièce, il m'a réellement impressionné. Quand il vous dit calmement "Non pas maintenant, je suis occupé", vous encaissez le coup pendant au moins une heure !
Il contrôle tout sur le plateau mais prévoit peu. Il arrive et improvise. Toutefois, il sait dire à tous les membres de l'équipe ce qu'ils doivent faire. Il travaille à l'instinct, laisse une grande part à la spontanéité. Evidemment, il faut aussi compter sur les jours sans inspiration. Dans ces moments, pas de story-board ni de plan de travail sur lesquels se rabattre. Chaque méthode possède ses avantages et ses inconvénients. Lorsque tout va bien du début à la fin du tournage, cela donne des films comme **L'Homme des Hautes Plaines**, **Josey Wales Hors-la-Loi**.
Clint Eastwood a un style très naturel dans sa mise en scène, un style très différent de celui des réalisateurs d'Hollywood. J'ai adoré travailler avec lui. Quand j'étais gosse, il était mon acteur préféré avec Errol Flynn. Il représente pour moi la dernière vraie star de cinéma. Aucun acteur ne peut prétendre comme lui au statut de légende vivante, sauf Paul Newman. Dans la vie, comme dans ses films, Clint Eastwood parle très peu. Mais s'il prononce une seule phrase, celle-ci sera inévitablement drôle. Il choisit très bien ces mots et se montre souvent tranchant.

PINK CADILLAC

Malgré son statut, Clint Eastwood a essuyé un échec avec la sortie de *La Relève* aux Etats-Unis.

Je pense que la vogue des films d'action est en train de s'estomper. Arnold Schwarzenegger marche bien, Steven Seagal et Jean-Claude Van Damme aussi. Clint Eastwood appartient à une autre génération. La Relève est également trop violent, trop sombre pour un public qui se précipite à Danse avec les Loups ou Maman, J'ai Raté l'Avion. Ce n'était pas un bon moment pour sortir un film pareil. Peut-être que le film est quinze minutes trop long, que la musique n'est pas appropriée.

En quoi, selon vous, *La Relève* se distingue-t-il des autres buddy-movies comme *L'Arme Fatale* et *48 Heures* ?

A l'origine, La Relève devait se situer à l'opposé de ces films. La structure classique du genre est : deux types se détestent, sont obligés de travailler ensemble et, à la fin, ils s'adorent. Nous voulions rejeter cette formule en séparant Clint Eastwood et Charlie Sheen au moment où ils commencent à s'entendre. On commençait comme un buddy-movie classique pour, ensuite, se consacrer uniquement au jeune. Il y a encore un peu de ça dans le film. Mais, maintenant, La Relève est bel et bien un buddy-movie.

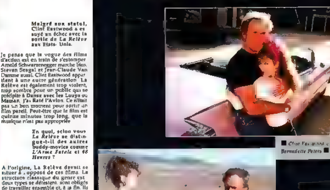
Dur boulot que celui de scénariste à Hollywood ! Les producteurs passent leur temps à faire réécrire tous les scripts qui passent entre leurs mains !

Warner Bros voulait nous remplacer, Scott Spiegel et moi, par un autre scénariste. Cela m'est arrivé sur Punisher que le producteur, un ami, a complètement remanié. Pas l'histoire en elle-même, mais tous les dialogues. Cependant, Clint Eastwood n'a pas aimé ce nouveau scénario. Il a demandé au studio de nous reprendre. On a eu beaucoup de chance car il est très rare à Hollywood que les producteurs vous laissent votre script jusqu'au tournage. Pour avoir un contrôle créatif, il faut devenir réalisateur. Et encore. Certains types écrivent des scénarios, les vendent et se fichent bien de ce qui va leur arriver par la suite. Mais, moi, j'aime le cinéma. Cela n'a pas grand intérêt d'être simplement scénariste à Hollywood. Surtout qu'on change, qu'on revoit et qu'on modifie systématiquement tout ce que vous faites. J'ai écrit six scénarios pour lesquels j'ai été très bien payé. Mais aucun n'a été porté à l'écran. Et cela peut durer ainsi des années, 10 ans parfois.

Après *Punisher* et *La Relève*, vous allez persévérer dans le domaine du thriller ?

Je suis maintenant incapable de rédiger la moindre séquence d'action. J'ai tué trop de gens sur le papier en deux films. J'étais jeune lorsque j'ai commencé, 20 ans, jeune et en colère. Et cette colère se retrouvait dans les scripts. Maintenant que j'ai cinq ans de plus, je ne veux plus tuer personne. J'écris actuellement Madeleine pour le producteur Arnon Milchan, une histoire romantique de détective qui se déroule à La Nouvelle Orléans et à Paris. Il y aura beaucoup de jazz en fond sonore. Et puis, j'ai un livre en vue. Ce sera en quelque sorte le cauchemar d'un enfant calme.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduit par Didier ALLOUCH ■



■ Clint Eastwood
Bernadette Peters ■



Vieux de deux ans, *Pink Cadillac* n'est jamais sorti sur les écrans français. La vidéo rattrape donc ce qui fut un bide aux Etats-Unis et permet de découvrir un Clint eastwood caméléon.

On ne peut pas dire que Pink Cadillac compte pour beaucoup dans la carrière de Clint Eastwood. Tourné entre Bird et Chasseur Blanc, Coeur Noir, il fait office de pause récréative.
Pour éviter les responsabilités, Clint Eastwood confie la mise en scène à Buddy Van Horn qu'il connaît depuis 30 ans, depuis la série télé Rawhide. Depuis, ce dernier règle les séquences d'action de tous ses films ou presque. Bon prince, Clint Eastwood récompense son collaborateur en lui offrant la réalisation de Ça Va Cogner et La Dernière Cible, deux films mineurs dans sa filmographie, deux comédies. La première, séquelle de Doux, Dur et Dingue, obtient d'ailleurs un immense succès. C'est après ce succès que court Pink Cadillac.
Dans Pink Cadillac, Clint Eastwood incarne Tommy Nowak, une espèce de chasseur de primes qui oeuvre du côté de Sacramento en Californie. Son job consiste à capturer des délinquants en permission qui auraient décidé de se faire la belle. Tommy Nowak choisit de jouer les Arsène Lupin pour renvoyer les fugitifs derrière les barreaux. Il devient ainsi disc-jockey dans une boîte de country-music, clown dans un rodéo et croupier dans un casino... Tommy mène une existence paisible jusqu'au jour où on lui demande de retrouver Lou Ann McGuinn. Inculpée de trafic de fausse monnaie, elle file vers le Nevada en compagnie de son bébé de huit mois. A ses trousses, son ex-mari, le leader d'une troupe de dangereux extrémistes, lequel ne souhaite qu'une chose : arracher à Lou la cadillac rose 1959 qu'elle conduit. Evidemment, Tommy Nowak prend le parti de sa proie initiale...
Pink Cadillac lorgne avec insistance sur les lauriers de Doux, Dur et Dingue et sa suite. Beaucoup de comédie, un peu d'action, une histoire d'amour presque édifiante... On pourrait remplacer la maigrichonne Sondra Locke par la plantureuse Bernadette Peters, l'orang-outan par le bébé et les Hell's Angels par les activistes armés d'extrême droite... Nonchalant, cool et goguenard, Clint Eastwood prend des vacances entre deux tournages importants de sa carrière.

■ M. T. ■

Warner Home Vidéo présente Clint Eastwood & Bernadette Peters dans une production Malpaso *PINK CADILLAC* (USA - 1989) avec John Dennis Johnston - Michael Des Barres - Geoffrey Lewis - Bill Moseley - Timothy Carhart photographie de Jack N. Green musique de Steve Dorff scénario de John Eskow produit par David Valdes réalisé par Buddy Van Horn
juillet 1991 (en vidéo) **1 h 58**

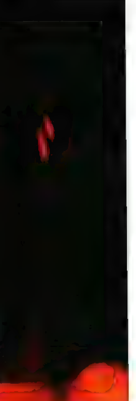
SHELDON LETTICH

Sheldon Lettich entretient depuis de longues années une solide amitié avec Jean-Claude Van Damme. Depuis *Bloodsport*, les deux hommes ont toujours, même officieusement, travaillé en commun. Comme on ne change pas une équipe qui gagne, selon la formule consacrée, les voilà de nouveau réunis pour les besoins de *Double Impact*. Et des besoins, le film en demande beaucoup.

DOUBLE IM

***Double Impact* part curieusement d'un roman d'Alexandre Dumas, "Les frères Corse"...**

Pas d'un roman, d'une nouvelle. Il est extrêmement difficile de se la procurer aux Etats-Unis. Pour l'adapter, je me suis donc basé sur une pièce de théâtre anglaise qui s'en était inspirée. Mais tout cela n'a pas grand chose à voir avec le film. **Double Impact** est davantage basé sur **The Corsican Brothers** tourné en 1942 par Gregory Ratoff avec Douglas Fairbanks Jr. Ce film se situe à Paris, au 19ème siècle. Ce n'est pas notre cas



APACT

L'idée de cette adaptation en revient à Jean-Claude Van Damme.

En fait, c'est une idée de Menahem Golan qui, depuis toujours, désirait concrétiser le projet. Cela se déroulait dans le cadre de *Cannon*. Au départ, il ne pensait pas à Jean-Claude Van Damme pour le rôle. Dès qu'on a été mis au courant du film, Jean-Claude et moi avons constaté que le projet était parfait pour nous. On a travaillé sur le script avant que *Cannon* change de dirigeants, puis nous avons repris les droits pour une autre compagnie.

Difficile de diriger une séquence où apparaissent en même temps deux Jean-Claude Van Damme, non ?

Tout dépend du type de scènes que nous tournons. On avait 4 doublures de Van Damme. Deux doublures pour les séquences de comédie des jumeaux en fait. Jeff et Jerry Rickster. Ils ressemblent à Van Damme de dos et de trois quarts. Ils sont comédiens et peuvent donc réciter des dialogues. Pour les séquences d'action, on avait deux autres doublures dont le visage n'avait rien à voir avec celui de Jean-Claude. Par contre, la ressemblance des corps était très forte. L'un d'eux est un français du nom de George Bigoux. Il était déjà la doublure de Jean-Claude sur **Full Contact**. Jean-Claude lui a appris quelques uns de ses coups de pied sur le plateau. Cela s'est avéré très pratique dans les combats. L'autre gars pouvait accomplir n'importe quelle cascade. On l'a fait grimper à 200 mètres dans l'une des scènes finales sans crampon, ni corde, pour qu'il plonge dans les eaux très sales de Hong Kong. Evidemment, ça n'a jamais été un problème pour lui !
En plus des doublures, nous avons utilisé des effets spéciaux comparables à ceux de **Faux Semblants** : un écran divisé et une caméra aux mouvements contrôlés par ordinateur pour tous les plans qui exigeaient une extrême précision.
Lorsque nous adoptions l'écran divisé, Jean-Claude jouait en face d'un des frères Rickster. Quand il interprétait Chad, Jerry Rickster se tenait de l'autre côté du cadre et récitait les dialogues d'Alex. Il portait les vêtements du personnage pour que Jean-Claude rentre vraiment dans son rôle. Pendant les prises, la caméra ne bougeait pas. Puis, on inversait. Jean-Claude jouait Alex et Jeff Rickster, Chad. On possédait un moniteur vidéo qui permettait de contrôler le rythme des gestes, des mouvements. Comme vous pouvez l'imaginer, cela prenait un temps fou, 5 ou 6 heures pour boucler uniquement les plans larges. Heureusement, pour les champs contre-champs, avec une doublure, les prises étaient bien plus rapides. Le procédé semble bien fonctionner : on a testé **Double Impact** trois fois auprès du public et personne ne semble avoir remarqué les effets spéciaux et les doublures. Les gens ont facilement accepté le fait qu'il y ait deux Jean-Claude Van Damme à l'écran.

Les deux Van Damme sont très différents. L'un est tout gentil, l'autre bien moins.

Alex a beaucoup roulé sa bosse mais il n'est pas un mauvais bougre. A l'opposé, Chad se montre naïf et guère enclin à la méfiance. La confrontation Chad/Alex n'a rien à voir avec la lutte que pourraient se livrer un gentil frère et une crapule. Tous deux sont foncièrement bons mais différents.

A-t-il été possible à Van Damme de passer aisément d'un frère à l'autre ?

Il a été très complexe de le diriger en Chad parce que, paradoxalement, le personnage est proche du vrai Jean-Claude Van Damme. Dans tous ses précédents films, Jean-Claude joue des types calmes, peu bavards, qui réfléchissent beaucoup. Pourquoi ? Simplement parce que les producteurs et les réalisateurs ne lui faisaient pas confiance et limitaient au maximum ses dialogues. Pour eux, Jean-Claude ne pouvait être un bon acteur. Il était ainsi condamné à interpréter des taciturnes qui se contentent de jeter deux ou trois regards méchants à l'écran. Jean-Claude connaît bien ce genre d'attitudes à l'écran et ça a été facile pour lui de jouer Alex. Par contre, Chad plaisante beaucoup et il a du charme, même s'il essaie de le dissimuler. En fait, Chad se rapproche beaucoup du vrai Jean-Claude Van Damme. Sur le plateau, je le lui faisais remarquer. Je lui demandais d'être lui-même. Etant son ami depuis des années, je pouvais donc me permettre de lui rappeler des situations passées, de lui demander de s'en inspirer. Il fallait donc faire passer le charisme de Jean-Claude Van Damme à travers Chad.

Il y a une source de conflit permanent entre les deux frères. Et c'est une femme !

Sa présence provoque d'intéressantes complications au milieu de **Double Impact**. Danielle Wilde est la petite amie d'Alex. Dure et réservée, elle rencontre Chad et commence à ressentir pour lui des sentiments amoureux. Avec elle, Chad se montre respectueux à l'inverse de ce macho d'Alex qui s'imagine que son frère et sa copine couchent ensemble. Cela provoque une bagarre. Les deux frères se battent, se séparent, et constatent le malentendu !

Comment expliquez-vous le succès si rapide de Jean-Claude Van Damme ?

Pas si rapide que ça comparé au succès de Steven Seagal qui, avec un seul film, **Nico**, est devenu une star.

Mais Seagal est seulement une vedette aux Etats-Unis tandis que Van Damme déplace les foules partout dans le monde.

Pourtant, *Warner Bros* dépense des sommes folles pour donner à Steven Seagal une carrière mondiale. Jean-Claude s'est fait tout seul. Il a commencé par de petits films sans promotion aucune et, depuis, il n'arrête pas de progresser, uniquement parce que le public l'aime bien. Ses qualités techniques de combattant sont évidentes. Il a de plus un charisme indiscutable, une forte présence à l'écran. Il est mignon, son corps est parfait, il respire la santé. Les femmes craquent complètement. Au cinéma, Jean-Claude est vraiment le bonhomme que vous voudriez avoir comme ami. Il ne semble ni distant, ni inaccessible. Et pourtant, il n'est guère courant pour un comédien européen d'être accepté à Hollywood. Ce fut une bataille difficile pour Jean-Claude contrairement à Steven Seagal. Il ne ressemble pas à un Américain et son accent rebute certains. Maintenant, ce problème est en train de s'estomper. Le public l'apprécie de plus en plus et s'habitue à lui. C'est ce qui est arrivé à Arnold Schwarzenegger. Au départ, les gens riaient de son anglais. Puis, ils l'ont admis au fur et à mesure qu'il perdait son accent et "s'américanisait". C'est pareil actuellement avec Jean-Claude. **Double Impact** devrait faire de lui une vraie star aux Etats-Unis, surtout qu'il est en train de perdre son accent belge. D'ailleurs, puisque Chad est Américain, on a travaillé son intonation de voix avec un professeur de diction. Mais Jean-Claude commence à résoudre ses problèmes linguistiques de lui-même maintenant qu'il vit aux Etats-Unis depuis longtemps. A son arrivée ici, il fréquentait beaucoup de Français et ne parlait donc que très peu anglais. Maintenant qu'il vit davantage

■■■

■ ■ ■

avec des **Américains**, son accent disparaît progressivement. Cela l'aidera à devenir une vraie star aux Etats-Unis.

Vous travaillez avec Van Damme depuis *Bloodsport*. Comment se déroule votre collaboration ?

Très bien. On pense souvent la même chose au même moment. Cela nous fait gagner du temps et nous épargne des disputes. Généralement, nous voyons les choses de la même façon. Si l'on se trouve en désaccord, on admet que l'idée de l'autre est meilleure sans entrer dans des discussions interminables.

Van Damme élargit-il dans *Double Impact* sa connaissance des arts martiaux ?

Dans Double Impact, vous avez tous les types d'action que vous désirez. Des coups de feu, des poursuites en bateau, des arts martiaux. Les styles de combat dépendent des personnages. Alex a appris à se battre dans la rue. Il n'y a donc pas de technique précise pour lui. Il lutte plus avec ses poings qu'avec sa tête. Chad est un spécialiste des arts martiaux. Il utilise ainsi toutes les techniques qui ont contribué au succès de Jean-Claude Van Damme, comme les coups de pied hauts... Mais on a des confrontations avec des épées, des pistolets... et même des grues.



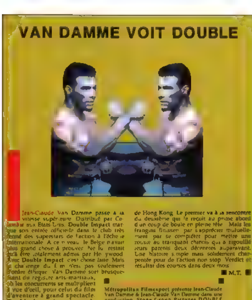
■ *Bolo Yeung et Van Damme : après BLOODSPORT, un nouvel affrontement sauvage entre les deux acteurs* ■

***Double Impact* semble avoir un budget nettement plus important que les premiers films de Van Damme. Vrai ?**

Environ quatre fois supérieur à celui de **Full Contact**, soit 16 millions de dollars. Mais le résultat paraît avoir coûté bien plus. **Double Impact** s'apparente à un James Bond, à un Indiana Jones ou à une production Joel Silver (*L'Arme Fatale, Predator, Piège de Cristal, NDLR*), des films qui nécessitent généralement 40 ou 50 millions. On s'est débrouillé pour que **Double Impact** paraisse plus imposant qu'il ne l'a réellement été. Le public sera surpris.
Sur le tournage, nous avions plusieurs équipes qui travaillaient simultanément. A Hong Kong, nous avons employé un nombre incroyable de gens. Certains jours, trois unités différentes bossaient parallèlement. Pendant que je dirigeais Jean-Claude sur le port, Vic Armstrong, notre réalisateur des scènes d'action (*et cascadeur sur les Indiana Jones, NDLR*), réglait et filmait les cascades. La nuit, Eddie Armstrong, réalisait des plans de rue. L'activité était intense de manière à tenir nos délais et notre budget.

Comment s'est déroulé l'intégration de votre équipe américaine à Hong Kong ?

VAN DAMME VOIT DOUBLE



Jean-Claude Van Damme passe à la vitesse supérieure. Distribué par Columbia aux Etats-Unis, **Double Impact** marque son entrée officielle dans le club très fermé des superstars de l'action à l'échelle internationale. A ce niveau, le Belge n'avait plus grand chose à prouver. Ne lui restait qu'à être totalement admis par Hollywood. Avec **Double Impact**, c'est chose faite. Mais le challenge du film n'est pas seulement d'ordre éthique : Van Damme sort brusquement du registre arts-martiaux, où les concurrents se multiplient à vue d'oeil, pour celui du film d'aventure à grand spectacle. **Double Impact** en demande beaucoup à sa vedette. D'abord d'incarner des jumeaux, séparés alors qu'ils mouillaient encore leurs pampers. L'un, Chad, recueilli, grandit à Beverly Hills tandis que l'autre, Alex, bouffe de la vache enragée dans les rues de Hong Kong. Le premier va à la rencontre du deuxième qui le reçoit au prime abord d'un coup de boule en pleine tête. Mais les frangins finissent par s'apprécier mutuellement, par se compléter pour mettre une roustе au trafiquant chinois qui a zigouillé leurs parents deux décennies auparavant. Une histoire simple mais solidement charpentée pour de l'action non stop. Verdict et résultat des courses dans deux mois.

■ M.T. ■

■ ■

Métropolitan Filmexport présente Jean-Claude Van Damme & Jean-Claude Van Damme dans une production Stone Group Pictures DOUBLE IMPACT (USA 1991) avec Geoffrey Lewis, Alan Scarfe, Alonna Shaw, Bolo Yeung photographie de Richard Kline musique de T.S.D. scénario de Jean-Claude Van Damme & Sheldon [illegible] **d'après une nouvelle de Alexandre Dumas produit par Ashok & Moshe Diamant réalisé par Sheldon Lettich**

30 Juillet 1991



Les difficultés ont été nombreuses. Nous n'avions pas d'autorisation pour tourner dans les rues. De toute façon, les autorités nous les auraient refusées. Il est plus aisé d'obtenir le pardon de la police. Si celle-ci vous interrompt, vous jouez les candides en prétextant que vous ne saviez pas que c'était interdit. C'est ainsi que cela marche à Hong Kong. La police nous a souvent rendu visite suite à des coups de feu, des bruitages, qui gênaient les voisins à 3 ou 4 heures du matin. Les flics revenaient presque toutes les heures. On s'en tirait toujours.
Il y avait aussi des problèmes de langue et de culture. Cela entraînait parfois de grandes tensions entre l'équipe américaine et les Chinois. Les Américains les trouvaient incompétents sous prétexte qu'ils ne travaillaient pas de la même façon. En fait, les Chinois sont très forts. Parce qu'on ne faisait pas confiance à des opérateurs chinois, on a fait venir à grand frais une équipe depuis Los Angeles. Le chef opérateur était bon mais faisait néanmoins des erreurs. Les images filmées par l'équipe locale étaient bien meilleures. Et les Chinois n'avaient besoin que d'une seule prise tandis que les Américains, en demandant bien plus de temps, nous donnaient des images floues et mal cadrées. Il existait des préjugés raciaux que j'avoue avoir ressentis. Mais nous avons payé cher notre méfiance envers les Chinois. Et ces ennuis se sont également produits dans tous les autres secteurs du tournage de **Double Impact**, les costumes par exemple. A la fin du tournage, nous nous sommes aperçus que nous avions travaillé avec des gens formidables. Nous avons réalisé la bêtise de notre comportement.

Dans *Double Impact*, vous semblez avoir plus privilégié la violence que dans *Full Contact*.

Double Impact est un peu plus violent qu'il n'a besoin de l'être, et je ne pense pas que la violence aide vraiment l'histoire à s'épanouir. La censure américaine nous est déjà tombée dessus. Elle a trouvé le film trop violent et a demandé des coupes, un plan où le sang gicle après un coup de feu, quelques blessures au couteau... Je n'aime pas tellement me faire dicter mes actes par un comité administratif de censure. Toutefois, ces prélèvements n'enlèvent pas grand chose à **Double Impact**. La violence n'est pas nécessaire au développement d'un scénario, mais elle produit des émotions. Les gens ne viendront pas voir **Double Impact** pour sa violence, du moins j'espère. Je souhaite plutôt que ce soit la fraternité de Chad et Alex qui les attire. Qu'il y ait ou non du sang partout n'a, à vrai dire, pas grande importance.

Après le bouclage de *Double Impact*, vous allez enchaîner sur *Full Contact 2* ?

Je ne sais vraiment pas grand chose sur cette séquelle dont il a été question au Marché du Film de Cannes. Mais je ne crois pas qu'elle intéresse Jean-Claude Van Damme. Malgré les bons scores au box-office américain, **Full Contact** n'a pas été un triomphe. De plus, je ne sais absolument pas ce qu'on pourrait rajouter à l'histoire de **Full Contact**. Si **Double Impact** marche autant qu'on l'espère, j'en réaliserai la suite avec Jean-Claude. Mais je ne suis sûr de rien, on a tellement de surprises dans ce métier. Toutefois, je peux vous dire que les protagonistes sont parfaitement adaptés à une séquelle. Pour l'heure, **Double Impact** prend tout mon temps. Après quoi, je serai libre. Mais tout va si vite dans ce business !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ Jeff Speakman ■

L'ARME PARFAI

Le kenpo, c'est de l'art martial méchant, destiné à faire le plus de mal possible. Bruce Lee en était un fervent disciple. Jeff Speakman prend aujourd'hui le relais du nuchaku infernal et compte bien en remontrer à Seagal, Van Damme et cie...

Jeff Speakman ne dissimule pas son ambition : monter sur la plus haute marche du podium dans la compétition qui oppose actuellement toutes les stars du cinéma énergétique. Mais le sieur Speakman ne se montre pas vraiment pressé. *"Chaque chose en son temps"* dit-il. *"Je veux interpréter des personnages plein d'humour et de dignité. Je ne crois nullement dans les héros sombres agissant violemment pour le simple plaisir d'être violent. Je suis davantage porté vers des héros qui se défendent, qui défendent les autres et qui ont une idée précise de la différence entre le bien et le mal."* Boy-scout, Jeff Speakman ? Totalement. Il assume rondement ce manichéisme typique des justiciers américains. Témoin de sa conception du cinéma d'action, son personnage dans **L'Arme Parfaite**, Jeff Sanders.

rendre la justice

Jeff Sanders, alors adolescent, quitte le foyer familial après une violente dispute avec son père. Quelques années plus tard, le teen-ager est devenu champion de kenpo, sport de combat particulièrement efficace. Sanders vit tel un reclus. Ses seuls contacts sont un ami de la famille et Kim, son professeur d'arts martiaux, son mentor, celui qui lui a tout appris. Sanders regagne son foyer lorsqu'il apprend que Kim a été assassiné. Malgré les avertissements de son frère policier, Sanders entend bien venger le défunt. Il met le doigt dans l'engrenage et s'oppose à un mafiosi asiatique venimeux secondé par un tueur invincible, lui aussi adepte des arts martiaux. Les deux champions régleront leurs comptes sur le ring.

Les scénaristes ne se sont pas trop creusés les méninges. **L'Arme Parfaite** n'est là que pour montrer que Jeff Speakman sait se battre mieux que quiconque. Mieux que Van Damme, mieux que Chuck Norris, mieux que Steven Seagal... Mais le karatéka se doit aussi d'éprouver des sentiments, d'avoir une personnalité. *"Jeff Sanders a bon cœur mais mauvais caractère. Il a le coup de poing facile, quand la cause est juste. Lutter contre la colère interne qui le trouble constitue l'essence émotionnelle et spirituelle de L'Arme Parfaite"* continue Jeff Speakman. **L'Arme**

RAGE



■ Benny Urquidez ■

Menahem Golan devrait avoir son poster dans toutes les salles de gym de la planète. Principal instigateur des modes ninja et kickboxing, il produit sans jamais se lasser les mêmes films avec les mêmes histoires à base des mêmes recettes. Ca a marché, ça marche toujours et ça marchera encore dans 20 ans...

On finit par s'y perdre dans toutes les productions Menahem Golan, surtout lorsque celles-ci changent de titres avant de se tourner, avec un nouveau metteur en scène et, parfois même, une nouvelle vedette. Depuis bientôt deux ans Menahem Golan claironne les débuts de Emmanuel Kervyn, belge et karatéka comme Van Damme. Que sont devenus **Prize Fighter** et **Fists of Rage**, respectivement pompés sur Full Contact et Kickboxer ? Modifiés, ré-écrits, liftés, ils donnent aujourd'hui de nouveaux films. **Prize Fighter** reste **Prize Fighter** mais écope d'un réalisateur tout neuf, l'Australien Brian Trenchard-Smith. Et pour cause, l'action se déroule à Sidney. Sinon, pas de changements : l'histoire tourne toujours autour de combats clandestins de kickboxing, manière Full Contact.

Dans **Rage** de Anthony Maharaj, il était question question de voir Emmanuel Kervyn incarner le rôle principal. Au dernier moment, Menahem Golan lui préfère un costaud qui a déjà fait ses preuves sur les rings : Benny "The Jet" Urquidez, vrai champion de kickboxing. Dans **Rage**, il y a aussi le baraqué Richard Norton, expressif comme une paire de chaussures mais combattant émérite remarqué dans quelques séries B ou Z auprès de Cynthia Rothrock, son ex dans la vie. **Rage** ne prend guère de risques. Il est question d'un chinois félon s'étant approprié l'une des pierres constituant un talisman millénaire fait de huit pièces. Dans la Chine Ancienne, huit guerriers luttaient jusqu'à la mort pour se l'approprier. Le combat a, aujourd'hui, pour principaux protagonistes René Lemond (Richard Norton), tout juste libéré de prison pour un crime qu'il n'a pas commis, et Tak, l'asiatique cruel et traître de service. En compagnie de Luther Lee, son entraîneur black, et de Hector Sanchez (Benny Urquidez), un pote as du ring, Lemond corrige le méchant au terme d'un combat héroïque. Qu'importe l'intrigue, on en vient toujours là, à la traditionnelle castagne finale sur le ring. Le héros reçoit des coups, beaucoup de coups. Il est en sang tandis que le fourbe jubile déjà. Mais retournement de situation téléphoné une heure trente avant, le gentil kickboxer rassemble ses dernières forces et parvient à étaler définitivement son adversaire. Y-a-t'il un scénariste dans la salle ?

TE

Parfaite philosopherait-il sur les arts martiaux façon David Carradine dans la série *Kung Fu* ? Niet. *"Le kenpo est un outil et non un art martial classique. Tout ce qui fait la force des arts martiaux du Sud-Est asiatique est absent du kenpo. Le kenpo est l'application directe des techniques d'auto-défense"*. Pas moyen de se référer à de vieux sages professant la bonne parole depuis le monastère de Shao-Lin, pas moyen d'invoquer Boudha. *"Une parfaite connaissance du kenpo multiplie simplement vos chances de sortir victorieux d'une querelle"*. Et de massacrer copieusement vos adversaires.

l'héritage du maître

L'idée (!) de **L'Arme Parfaite** vient du scénariste David Campbell Wilson, lequel assiste un jour à une démonstration de kenpo où un certain Jeff Speakman fait des siennes. *"Je n'avais jamais vu ça auparavant. Le kenpo est à la fois extrêmement brutal et beau"*. Il n'en faut pas plus pour convaincre Mark DiSalle, transfuge de la série Z et collaborateur de Van Damme à ses débuts. DiSalle a produit **Bloodsport**, **Coups pour Coups** et co-réalisé **Kickboxer**. Doté d'un flair qui a largement fait ses preuves, il parvient à vendre le poulain Speakman à une grosse compagnie, *Paramount*, laquelle louche avec insistance sur les profits astronomiques réalisés par le Belge violent. DiSalle rencontre Jeff Speakman durant le casting de **Kickboxer** et se souviendra de lui pour incarner le héros de **l'Arme Parfaite**.

Comme Dolph Lundgren, l'armoire à glace constellée de diplômes, Jeff Speakman n'est pas un cancre. Parallèlement aux arts martiaux japonais, comme le goju-ryu, il décroche de bons points en philosophie et en biologie durant ses études universitaires.

C'est le grand Ed Parker qui initie Speakman au kenpo. Ed Parker ? Une autorité dans le domaine des arts martiaux aux Etats-Unis. Il y introduit le kenpo en 1949, écrit quelques bouquins sur sa philosophie, entraîne Bruce Lee, et même le ventripotent Elvis Presley dont il est également le garde du corps. D'après Jeff Speakman, Bruce Lee serait le seul artiste martial à avoir pratiqué cette discipline méchante destinée à faire le plus de dégât chez l'ennemi. Ceinture noire 4ème degré, Speakman enseigne aujourd'hui le kenpo dans son académie du Missouri. En mémoire de feu Ed Parker.

du simple direct

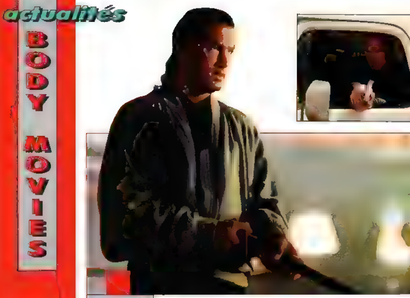
Sur le plateau de **L'Arme Parfaite**, Mark DiSalle s'est régalé. Il s'aperçoit vite des avantages qui découlent d'un acteur aussi à l'aise dans la comédie que dans les cascades. *"On n'avait pas à se faire du souci sur les emplacements des caméras pour éviter de montrer le visage ou la silhouette d'un cascadeur accomplissant ce que la vedette est incapable de faire"* explique Rick Avery, le coordinateur des cascades. *"Le kenpo est une forme de karaté si complexe que nous devions utiliser 4 caméras pour la majorité des séquences d'action. Il ne fallait rien rater. Nous avions quelqu'un de si performant dans cette discipline que l'on a pu donner au spectateur une idée précise de ce qu'est exactement le kenpo"*.

"Habituellement, lorsque vous filmez un combat, vous devez effectuer beaucoup de coupes pour maintenir l'impact de la séquence. Dans le cas de Jeff Speakman, on pouvait multiplier le nombre des caméras et éclairer au maximum le plateau. Pourquoi ? Jeff pouvait tout accomplir, réellement sans doublure. Avec lui pas besoin de recourir à des trucs photographiques, à un montage savant pour sauvegarder l'efficacité de la scène" continue Mark DiSalle. A raison de six heures d'entraînement journalier durant les trois mois précédant le tournage, Jeff Speakman se devait de ne pas décevoir. Pour les critiques américains, en tout cas, il représente un excellent concurrent à Chuck Norris et Steven Seagal. *"Ces deux là sont au sommet du film d'action. Les mentionner en parlant de moi est un compliment. J'aspire juste à accomplir la moitié de leur carrière"* conclut le champion de kenpo. Modeste va ! **L'Arme Parfaite** est une bonne opération pour *Paramount*. Tellement bonne que **L'Arme Parfaite 2** est en voie d'achèvement.

■ Marc SHAPIRO ■

UIP présente Jeff Speakman dans une production Paramount *L'ARME PARFAITE (THE PERFECT WEAPON, USA, 1990)* avec John Dye, Mako, Mariska Hargitay, Beau Starr - Toru Tanaka - James Hong photographie de Russell Carpenter musique de Gary Chang scénario de David Campbell Wilson produit par Mark DiSalle & Pierre David réalisé par Mark DiSalle

3 juillet 1991
1 h 30



Steven Seagal

DÉSIGNÉ POUR MO

En quatre films, Steven Seagal s'est forgé une réputation de dur, de super flic gardien des valeurs fondamentales de l'Amérique. Avec application, il démembre les méchants, retourne les bras, les jambes, casse net les colonnes vertébrales. Et tranche les têtes. Mais celle du dealer vaudou de *Désigné pour Mourir* repousse aussi sec !

Steven Seagal est un drôle de gaillard. Autant le public américain le plébiscite, autant les Français le boudent. Pas possible de l'imposer dans l'hexagone, pas possible de donner à son nom le pouvoir attractif d'un Van Damme. Van Damme, son concurrent numéro 1 aux States, sur qui il possède là-bas toujours une longueur d'avance. C'est donc prudemment que sort en France **Désigné pour Mourir**, évidemment un succès de l'autre côté de l'Atlantique. Steven Seagal y pratique sa grande spécialité : fracturer violemment des bras et des jambes d'un coup de coude, briser des vertèbres dans de grands craquements évocateurs. De la violence méchante orchestrée par un connaisseur dans la matière, l'équarisseur Dwight Little, illustrateur des bévues du psycho Michael Myers (**Halloween IV**) et de Robert Freddy Englund (**Le Fantôme de L'Opéra**).

le roi de la savate

C'est à 7 ans que Steven Seagal découvre les arts martiaux. Dix ans durant, il suit un entraînement intensif. Virtuose dans le domaine, il ouvre même à Tokyo un "dojo", une école de karaté. Karaté, kendo, aikido, kung fu... Steven Seagal connaît toutes les finesses des sports de combat. Mais notre homme ne se limite à envoyer des adversaires au tapis. Philosophie, religion et thérapies extrême-orientales n'ont plus aucun secret pour lui. Il s'initie également au tir, se met au service de la CIA pour quelques missions en Asie, devient le garde du corps attitré de quelques personnalités... Et voilà que Steven Seagal vise Hollywood à travers un film bourré d'allusions à son propre curriculum vitae, Nico. *"Le héros de Nico me ressemble par certains traits de caractère. Le scénario s'inspire de diverses expériences personnelles en Asie du Sud-Est. L'histoire, très actuelle, a la véracité d'un fait divers"* explique Seagal.

Producteur, co-scénariste et comédien, Steven Seagal incarne Nico Toscani. Il dérouille copieusement son ancien supérieur au Vietnam, l'infâme Zagon, qu'il finit par casser en deux sur ses genoux. Comme une vieille bûche. En un film, il se taille un personnage monolithique parlant italien et japonais, au sens moral très fort (famille, devoir et tout et tout), bon chrétien et punisseur impitoyable.. Seagal s'inscrit d'un coup dans la lignée des grands justiciers. Entre Bronson,



preview

THE HITMAN



■ Chuck Norris ■

Chuck Norris montre les dents. Finis les flics débonnaires, longs à la détente. Il incarne aujourd'hui un keuf vraiment pas commode, un Punisher radical...

Conscient que la concurrence se fait rude dans le petit monde des musclés de l'écran, Chuck Norris change de look. Nouvelle coupe de cheveux branchée, nouvelle arme (comme Josh Randall un fusil à canon scié) et nouveau personnage, Cliff Garret, un flic officiellement mort, liquidé par son partenaire. Mais le défunt refait surface sous une autre identité, Danny Grogan. *"Danny Grogan constitue un nouveau départ pour moi. Ce personnage est bien plus fort que les précédents, sans recourir aux habituels arts martiaux. Cette fois, j'adopte l'attitude d'un vilain avec un gros flingue qui ne tire pas forcément dans le bon sens"* commente le grand Chuck, sans doute lassé de jouer ad vitam æternam les boy-scouts. *"Danny Grogan n'est pas un gentil tout doux. Dans ses précédents films, Chuck Norris se fâchait uniquement si on poussait le bouchon trop loin. Dans* **The Hitman**, *touchez-le et il explose"* explique Aaron Norris, frère de Chuck et réalisateur de deux de ses meilleurs titres (**Delta Force 2** & **Portés Disparus 3**). *"Chuck adopte trois personnalités dans ce film, trois personnalités que j'ai abordées différemment. D'abord, il est naïf et tout à fait agréable. Puis, suite à son prétendu décès, il se montre fier et totalement inabordable. C'est seulement après, refrénant sa colère extérieure, qu'il révèle enfin une facette plus calme, plus humaine"* continue le cinéaste. Il n'y aurait pas un peu de Punisher dans l'air par hasard ? Un peu beaucoup.

Trois ans après sa disparition, Cliff Garret devenu Danny Grogan sert d'arme secrète au Narcotic Bureau. Il se doit de prendre le poste d'homme de main auprès de Marco Luganni, le Al Capone de Seattle, et ceci pour mieux le compromettre. Glissez là dans l'histoire quelques trafiquants de drogue en provenance de Badgad et vous obtenez un thriller autrement plus nerveux qu'**Un Flic à la Maternelle**.

Heureux de ce lifting dans **The Hitman**, Chuck Norris devrait revenir à une enquête plus classique dans **Cold to the Touch** de Aaron Norris, dans lequel il fait équipe avec une péripapéticienne pour capturer un cinglé doué pour les arts martiaux. Après quoi il sera, dans **Top Kick**, un champion de kickboxing retiré qui reprend du service pour infiltrer un réseau de combats clandestins. La cinquantaine, Chuck Norris ne jette décidément pas l'éponge.

OURIR

Eastwood et Norris... Mais en plus rigide encore. La vengeance est son pardon. Via des coups de savate. *"Les combats de Nico sont parmi les plus authentiques qu'on n'ait jamais vus à l'écran. Les techniques sont exactement celles qu'on utiliserait dans les situations dépeintes : des mouvements très simples, d'une efficacité mortelle... Mais Nico n'est pas pour autant un film d'arts martiaux. Il traite essentiellement de l'implication, notoire, de la CIA dans les trafics de stupéfiants destinés à financer des opérations clandestines"*. Steven Seagal en sait long sur les magouilles des services secrets américains, mais n'en dit pas trop devant les caméras d'Andy Davis, metteur en scène de **Nico**.

Deux ans après **Nico**, **Echec et Mort** déçoit. Steven Seagal incarne le flic Mason Storm, lequel sort de sept ans de coma pour défaiquer les malfrats qui ont buté sa femme et son fils. Et, bien sûr, un haut fonctionnaire de la police trempe dans l'affaire... Steven Seagal donne une fois de plus dans l'orientalisme. Il endosse même le kimono. Et donne à son épouse à la ville, la superbe Kelly LeBrock (**Une Créature de Rêve**), le rôle d'une infirmière plus que bienveillante qui attend sept ans que le malade se rétablisse pour tomber dans ses bras. Dommage que Bruce Malmuth, le réalisateur, ramollisse en permanence une histoire parasitée par des invraisemblances outrancières. Mais Steven Seagal continue de soigner son image de redresseur de torts.

steven contre vaudou

Un temps, Steven Seagal bosse sur un script policier se déroulant au Japon. Un keuf ricain dans une ville niponne. Malheureusement, **Black Rain** se concrétise avant et le projet tombe à l'eau. Pas dépité, notre karatéka se rabat aussitôt sur une histoire comme il les aime. À base de trafic de drogue, de vengeance... Dans **Désigné pour Mourir**, Steven Seagal incarne le flic John Hatcher. Après une enquête serrée, il espère couler un congé mérité dans le patelin de son enfance. Il retrouve sa sœur, son vieux pote de régiment devenu prof de sport, ... et les ennuis. Il se heurte au roi de la pègre locale, Screwface, malfrat entouré d'une légion de dealers fanatiques. Qu'importe pour eux de mourir pour leur big boss. Hargneux, Screwface s'en prend à la famille de son nouvel adversaire. Assez stoïque jusque là, Hatcher se fâche tout rouge et s'en va traquer le vilain jusqu'en Amérique du Sud. Il lui coupe même la tête. Mais, selon la légende, les prêtres vaudou en ont deux, de têtes. De retour aux States, le flic doit donc combattre un Screwface non raccourci...

Désigné pour Mourir est un véritable festival Steven Seagal. Dwight Little sert la soupe bien chaude à sa vedette. Des méchants à la limite de la caricature (Screwface est une espèce de rasta hystérique roulant des yeux bleus), une bonne dose de sadisme, une poursuite automobile qui se termine dans un grand magasin... Et une misogynie toute bête. Pauvre Joanna Pacula dont la position au générique, troisième rôle, est un mystère. Promue journaliste férue de sciences occultes, elle apparaît dix minutes avant de succomber au charme viril de la vedette. Mais Steven Seagal fait bouillir la marmite. Exit les gonzesses, si ce n'est pour le juste repos du guerrier, et place à l'action pas très cohérente mais néanmoins efficace...

Twentieth Century Fox présente Steven Seagal dans ***DESIGNE POUR MOURIR (MARK FOR DEATH*** USA 1991) avec Basil Wallace - Keith David - Tom Wright - Joanna Pacula - Elizabeth Gracen photographie de Ric Waite musique de James Newton Howard scénario de Mark Victor & Michael Grais produit par Mark Victor & Michael Grais & Steven Seagal pour Twentieth Century Fox réalisé par Dwight Little

24 juillet 1991

1 h 34

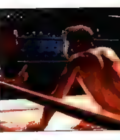
Désigné pour Mourir a devancé de quelques mois la sortie du tout nouveau Steven Seagal, **Justice Sauvage**. Réalisé par John Flynn (**Pacte avec un Tueur**, **Haute Sécurité**), **Justice Sauvage** débarquera bientôt en France précédé d'une réputation classieuse. En effet, Steven Deagal s'y imposerait comme la star incontestée d'un cinéma d'action rapide et méchant. Une marche de plus de franchie en somme. Wait and see.

■ Marc TOULLEC ■



SASHA MITCHELL









KICKBOXER 2

Dans *Kickboxer*, les combats étaient très chorégraphiés, à la Bruce Lee, avec des cris et un arrêt après chaque coup de pied. Dans *Kickboxer 2*, ils sont moins dramatiques et ressemblent à des bagarres saisies dans la rue. Sasha Mitchell, le nouveau kickboxer, ne décevra pas les fans de Jean-Claude Van Damme. Et risque même fort de les surprendre. Comédien charismatique, combattant émérite, il fut, deux ans durant, l'un des interprètes de Dallas. Mais tout fils de J.R. qu'il était, Sasha Mitchell frappe désormais pour la juste cause...

Cela ne doit pas être facile de jouer les kickboxers ?

Avant le tournage de Kickboxer 2, je me suis entraîné avec Benny Urquidez qui, dix fois de suite, a été champion du monde de kickboxing. On avait un nombre incroyable d'exercices. Des étirements, des pompes, des courses sur tapis roulant, des footings autour du gymnase.. On travaillait les coups de pied et de poing à vide, quelqu'un se tenait en face de nous mais il fallait absolument contrôler les gestes pour éviter tout contact. Après, on montait sur le ring pour du full contact. On faisait jusqu'à 12 rounds par jour. Ensuite, on se dirigeait vers les putching ball longs pour s'entraîner sur des coups de pied et sur les putching ball courts pour les coups de poing. Et il y avait aussi la corde à sauter. Certains jours, le programme comprenait également du judo en compagnie de Gene LaBelle, le premier occidental à avoir vaincu les Japonais dans leur propre pays. Le judo est idéal pour apprendre à tomber et à se relever. C'est à peu près tout sur la routine de l'entraînement !

Comment conciliez-vous vos activités de comédien professionnel et de sportif ?

Il suffit de bien séparer les deux disciplines dans sa tête. Ce n'est pas difficile dans ce genre de films dont les personnages sont bien plus aisés à interpréter que des rôles comme celui que j'ai tenu dans *Dallas*. En vous battant et en jouant la comédie en même temps, votre concentration est plus soutenue. Sur des rôles de longue haleine, toujours *Dallas*, il est bien plus complexe de

KICKFIGHTER

Kickboxing bis. Moins de ring et plus de cervelle dans *Kickfighter*. Le héros se refuse même à combattre jusqu'à la dernière minute...



Lorenzo Lamas

Du kickboxing toujours et encore Mais le Miles Keane de Kickfighter est presque un intellectuel comparé à ses concurrents. Il dirige une boîte de nuit, prend des photos des habitants de la rue pour saisir l'instant de vérité dans le regard, séjourne dans un loft et chevauche une grosse moto Keane a un gros problème des malfrats tentent de le contraindre à se produire de nouveau sur le ring. Désireux de tirer un trait sur le passé, Keane refuse cette offre et devra faire face à de gros ennuis. Kickfighter se distingue dans le lot des sous-Kickboxer Le héros n'est pas un pantin qui s'agite frénétiquement sur un ring. Il lui arrive de se prendre la tête Tout le mérite en revient au comédien Lorenzo Lamas Un illustre inconnu. Aux Etats-Unis, il a servi de doublure à Robert Wagner dans la série Switch avant de triompher huit ans durant dans le soap-opera *Falcon Crest* Au cinéma, il s'est trémoussé sur le campus de Grease et a montré ses muscles dans une comédie musicale destinée aux clients des salles de gym, Body Rock Quelques films d'action (Hardbodies et The Killing Streets dans lesquels il dégomme des terroristes) le forgent et l'amènent à s'intéresser à la production C'est ainsi que Lorenzo Lamas crée sa propre boîte, *Blueline* société qu'on retrouve au générique de Kickfighter ! Au générique du film, il y également la très grande (physiquement parlant) Kathleen Kinmont, madame Lamas à la ville, jolie demoiselle qui joue la fiancée en charpie de Re-Animator 2 Lorenzo invite également Arlene Dahl, vieille gloire de Hollywood, sa maman dans la vie Et dans le film ? Qui dirige ? Un certain Rafal Zielinski, réalisateur jusqu'à présent limité aux comédies débiles pour teen-agers (Screwball, Valet Girls...). En un film, Kickfigher justement, il efface dix ans de gags foireux, de personnages idiots et de nénettes stupides en mini-bikini. Le kickboxing comme moyen de s'affirmer

■ M. T ■

Partner & Partner présente Lorenzo Lamas dans *KICKFIGHTER* (NIGHT OF THE WARRIOR, USA - 1990) avec Anthony Geary - Ken Foree Kathleen Kinmont - Arlene Dahl réalisé par Rafal Zielinski
juin 1991 (vidéo) 1 h 33

demeurer concentré. En fait, les combats de kickboxing sont avant tout un excercice physique, ils permettent de se relaxer Un vrai rôle de composition provoque l'effet inverse

Dans *Kickboxer 2*, vous mettez toute la gomme. Les combats sont très violents !

On utilisait jusqu'à cinq caméras pour les séquences de kickboxing. Des caméras à vitesse normale, des caméras qui filmaient dans un très léger ralenti... La vitesse lente accentue la brutalité des coups Si vous montrez une scène de combat à la vitesse normale, elle perd de son impact. Au ralenti, elle paraît bien plus sanglante Je pense que l'on a un peu abusé du ralenti pour rendre les affrontements vraiments sanglants. Comme dans **Raging Bull**. D'ailleurs, notre chorégraphe, Jimmy Nickerson, y a travaillé ainsi que sur le premier **Rocky** Le fait que Benny Urquidez ait été plusieurs fois champion du monde de kickboxing décuple ainsi l'impact des coups. Il a réellement vécu cette violence.

La définition du kickboxing n'est pas très claire au milieu de toutes les disciplines d'arts martiaux

Dans l'expression art martial, il y a le mot art. Cela implique que l'on travaille les mouvements et la forme du corps, la discipline en somme. Ceci n'est pas toujours nécessaire au combat Par exemple, l'aikido, aussi nommé "soft syle", enseigne l'art de se glisser dans l'air. Lorsqu'un adversaire se jette sur vous, au lieu de le frapper, vous effectuez un certain mouvement qui permet de l'éviter Si c'est du karaté, vous repoussez cet adversaire d'un coup de pied Si c'est du kickboxing, vous lui collez un bon coup de poing.
Le kickboxing à l'américaine est un mélange de boxe américaine classique et de tout ce que vous voulez du moment que c'est efficace. Le kickboxing n'est pas un art martial, juste une technique de combat faite d'éléments pris un peu partout. Il existe en Thaïlande une forme de kickboxing, le Mui Thaï, beaucoup plus violente, plus dure. A 25 ans le combattant Mui Thaï est déjà un vieillard. Cette façon de lutter exclut totalement l'équilibre. Ces types là n'arrêtent pas d'encaisser Par contre, le style américain permet l'esquive et l'utilisation des mains pour se protéger, Le corps est ainsi davantage épargné.

Comment expliquez la soudaine popularité du kickboxing à travers le monde ?

Parce que le public est de plus en plus malin et exigeant Il y a dix ou quinze ans, il ne connaissait rien aux arts martiaux. Il savait quand même que les films comme ceux de Bruce Lee mettaient en scène des combats truqués, arrangés, accélérés, remontés. Le public n'accepte plus ce genre de chose aujourd'hui, il voit immédiatement si tout est bidon. Le kickboxing donne une véracité unique au combat. En plus, nous utilisons des effets spéciaux explosions d'arcade sourcillère ou de lèvres Il faut également être un cascadeur expérimenté pour que le public y croit Le kickboxing est la forme de combat la plus crédible à l'écran que je connaisse. Cela fait tout son succès

Souhaitez-vous devenir un spécialiste de cette discipline à l'écran, vous enfermer dans ce genre de rôles ?

Oui, j'adorerais Le kickboxing m'apporte le bien-être Certains comédiens, comme Dustin Hoffman, changent de personnage à chaque film. C'est une chose que je ne pourrai jamais faire, qui me perturberait Avec le kickboxing, je sais immédiatement ce que vaut mon boulot. Pas besoin d'attendre la critique. La vie est trop courte pour s'inquiéter de ce que pensent les autres Si vous accomplissez quelque chose qui vous rend heureux, autant s'en contenter Je me fais un devoir d'être heureux dans la vie. Ma femme, mon bébé... et le kickboxing me rendent heureux J'aime faire des films de kickboxing, des films sur l'armée, des films d'action. Je suis content, il y aura bientôt un Kickboxer 3.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■

Antarès-Travelling/Sirius présente Sasha Mitchell dans une production Stone Group *KICKBOXER 2 (KICKBOXER 2 THE ROAD BACK*, USA - 1990) avec Peter Boyle - Cary Hiroyuchi Tagawa Dennis Chan - Michel Qissi - Matthias Hues - Heather McComb Vince Murdocco Emmanuel Kervyn photographie de George Mooradian scénario de David Goyer produit par Steve Freidman réalisé par Albert Pyun
10 juillet 1991

lire présentation & critique in *Impact* 32

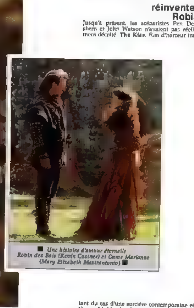
LÉGENDE



ROBIN DES BOIS

prince des voleurs

Robin des Bois : un nom magique, magnétique, incarnation de siècles de rêves aventuriers... Tous les visages de la légende sont là. L'infâme shérif de Nottingham, Dame Marianne, Petit-Jean, Frère Tuck, Richard Coeur de Lion... et la forêt de Sherwood. Tout est là, mais revu et corrigé façon années 90 par un cinéaste inestimable, Kevin Reynolds, et un comédien récemment starisé, Kevin Costner...



■ *Une histoire d'amour éternelle Robin des Bois (Kevin Costner) et Dame Marianne (Mary Elizabeth Mastrantonio)* ■

l'aventurier de L'ARC perdu

Robin des Bois, Prince des Voleurs est un événement dans le cinéma d'aventures et d'évasion au même titre que **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Un vrai, un grand spectacle qui ne doit rien aux précédentes adaptations de la légende du plus ancien des héros anglo-saxons. Exit Errol Flynn, exit séries TV et dessins animés... Ce **Robin des Bois** ne verse pas des larmes nostalgiques sur le mythe, sur le Hollywood des années 40. **Robin des Bois**, via les deux Kevin, Reynolds et Costner, est un spectacle moderne qui fleure bon **Indiana Jones** et **La Guerre des Etoiles**. **La Guerre des Etoiles**, dans la forêt médiévale de Sherwood ? Pourquoi pas après tout. Si la légende de Robin des Bois a survécu 800 ans durant, ce n'est vraiment pas par hasard. Kevin Reynolds et ses scénaristes ont parfaitement saisi le secret de cette pérennité, le secret de ce succès.

réinventer Robin

Jusqu'à présent, les scénaristes Pen Densham et John Watson n'avaient pas réellement décollé. **The Kiss**, film d'horreur traitant du cas d'une sorcière contemporaine et **Upworld**, histoire d'un gnome montant à la surface de la planète pour sauver son monde souterrain. Les deux films se retrouvent au niveau du à peine sympa.

En écrivant ce nouveau **Robin des Bois**, les deux hommes décrochent la timbale. *"En fait, on a décidé de réinventer la légende. Nous avons ainsi effectué quelques changements à la base du mythe. Dans notre version, Robin est un vétéran des Croisades. Il a été fait prisonnier, puis s'est évadé. Quand il retourne en Angleterre, il constate que le Shérif de Nottingham, l'assassin de son père, pille sa terre natale. Robin devient vite un hors-la-loi. Il s'enfuit dans la forêt de Sherwood où il lève une petite armée pour reconquérir son royaume"* annonce John Watson. Ce départ peut encore paraître très classique, pas réellement novateur et prudemment attaché aux racines de la légende. *"Nous commençons le film par une séquence d'évasion dans une forteresse. Elle est foncièrement moderne et donne à **Robin des Bois** sa tonalité globale"*. Autrement dit, la fameuse scène d'ouverture ne démérite pas face à la course de Harrison Ford à travers la jungle dans **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**.

Aux côtés des "joyeux" compagnons bien connus que sont Petit-Jean, Will Scarlet et Frère Tuck, Watson et Densham introduisent un nouveau personnage. *"C'est l'idée de Pen Densham. Ce personnage est un Maure que Robin rencontre en prison. Robin lui a sauvé la vie. C'est que le Maure, par rapport à l'Islam, considère que son destin appartient à Robin. Il le suit donc en Angleterre pour lui rendre un jour la monnaie de sa pièce"*. Morgan Freeman incarne Azim, le Maure. Morgan Freeman qu'on avait remarqué en radoteur philosophe dans **Miss Daisy et son Chauffeur** et en juge dans **Le Bûcher des Vanités**... *"Le Maure se montre très sophistiqué dans le contexte de l'époque. Il possède un savoir, une connaissance de la science qui détonne dans cet environnement rural"*.



un nouveau héros

"Le public désire un nouveau type de héros. Il en a assez des flics, des robots et de l'espace" témoigne John Watson. Comment, alors, contenter ce même public avec une histoire mille fois racontée et mille fois plagiée ? En modifiant sensiblement certains personnages clefs. Le shérif de Nottingham notamment. Celui qui n'était jusque là qu'un rançonneur, un homme de main sans envergure, se pare désormais d'une aura maléfique que Darth Vader ne renierait pas. *"Le shérif est le diable en personne. En l'absence de Richard Coeur de Lion, il livre le pays à la sorcellerie. Adepte des sacrifices humains, il s'oppose au Christianisme"* poursuit John Watson. Tout de noir habillé, le shérif de Nottingham est incarné par Alan Rickman, le leader des perceurs de coffre de **Piège de Cristal**. Un méchant de grande classe, donc, et pas simplement le prince félon de la tradition. Le shérif de Nottingham, comme quelques autres personnages, participe au renouvellement du mythe. Un fourbe tout bêta à la Basil Rathbone aurait singulièrement daté l'histoire. Le shérif, interprété par Alan Rickman, est le pur vilain des années 90, un individu qui pactise directement avec le diable, qui arbore une garde-robe qui passerait très bien dans une quelconque **Guerre des Etoiles**. John Watson et Pen Densham ne s'arrêtent pas là et peaufinent le personnage dans le mauvais sens en le dotant d'une soeur aussi perfide que lui, Mortianna. *"J'ai eu de nombreuses discussions avec les scénaristes. Ils ont été réceptifs à toutes les modifications que je désirais. J'ai surtout développé les rapports entre le Shérif de Nottingham et sa soeur"* rajoute Kevin Reynolds.

Azim, le Maure, le Shérif, sa soeur... Autant de protagonistes fondamentaux revisités, et désormais contemporains. Will Scarlet, second couteau dans l'histoire de Robin des Bois, ami du héros, se métamorphose également sous la plume de Pen Densham et John Watson. *"Christian Slater joue une espèce de James Dean du 12ème siècle"* ironise Watson. Un rebelle, une sorte de Hell's Angel à qui l'un des plus talentueux jeunes premiers du cinéma américain prête ses traits juvéniles.

Absente Dame Marianne ? Non, mais elle a pourtant bien failli manquer à l'appel dès les premiers jours de tournage. Au départ, la production signe avec Robin Wright qui portait déjà si bien les toilettes féeriques de **Princess Bride**. Mais la jolie Robin tombe enceinte de Sean Penn. Elle résilie son contrat et *Morgan Creek*, la boîte de production, se rabat illico sur Mary Elizabeth Mastrantonio, la plongeuse miraculée de **Abyss**. *"En lisant le scénario, j'ai immédiatement adoré le personnage de Marianne, et la peinture de cette époque pleine de compromissions"*. Comme ce mariage d'intérêt, auquel Marianne doit se plier et contre lequel elle se rebiffe. Marianne : une féministe avant la lettre !

né pour Robin

"Pour incarner Robin des Bois, nous avions besoin d'un comédien qui puisse à la fois être crédible et faire oublier au public les précédents interprètes du rôle. Kevin Costner était le seul capable de lui insuffler la vitalité et l'humanité nécessaires pour arriver au résultat". Kevin Reynolds connaît bien

Kevin Costner pour l'avoir dirigé à l'aube de sa carrière dans la comédie branque **Fandango** (**Une Bringue d'Enfer** en France, pas de quoi être fier) Physiquement, le comédien est Robin des Bois Dans sa tête aussi. Dès la première semaine de tournage. Kevin Costner saisit un arc, envoie une flèche dans une cible, un lapin empaillé, qu'il touche en plein cœur L'équipe applaudit et identifie aussitôt le comédien au personnage. Crédibilité gagnée. A l'écran, bondissant et magnétique, Kevin Costner ne supporte aucune malencontreuse comparaison avec les stars qui ont enfilé les collants verts de Robin. La star de **Danse avec les Loups** s'investit de plus totalement dans le projet Il exécute lui-même toutes les cascades, se balance sur des cordes d'arbre en arbre, se bat à l'épée, tire à l'arc.. *"Je n'ai jamais eu aussi froid aux mains depuis le tournage de* ***Silverado****"* plaisante Kevin Costner

A l'opposé de Patrick Bergin dans la version de John Irvin, qui compose un Robin des Bois salement égoïste ne visant qu'à reconquérir son titre de noblesse, Kevin Costner personnifie l'aventurier désintéressé, le redresseur de torts, le héros du peuple *"Dans un premier temps. Robin n'a qu'une motivation personnelle Il veut venger son père Mais progressivement, au fil du récit, il découvre qu'il a même l'opportunité de remettre les choses en ordre et ceci à une plus grande échelle, qu'il peut carrément reconquérir le juste droit pour le peuple Et c'est ainsi qu'il commence à voler les riches pour donner aux pauvres. Robin trouve en lui la foix et la force qui feront de lui le héros de tout un peuple Cela n'était nullement son intention originelle"* souligne John Watson. Telle est la différence majeure avec l'autre Robin des Bois, celui de John Irvin. Patrick Bergin n'agit que par intérêt, se laisse aller à quelques alliances douteuses avec le Baron Daguerre et, une fois Miles Folcanet dûment châtié, il est permis de penser qu'il laissera de nouveau le peuple se faire saigner par la noblesse avide En fin de compte, l'aventure de Robin/Bergin aura donné un joli mariage mondain sous les ovations de la foule en délire. *"Robin fut un phénomène de son temps. Il servait de signe de ralliement à une époque où les pauvres n'avaient aucun héros Le triomphe d'un moins que rien banni par les autorités continue de fasciner C'est un thème classique qui fonctionne aussi parfaitement aujourd'hui qu'il y a 800 ans"* rajoute John Watson. Qu'est-ce qui a convaincu Kevin Costner ? Une manière nouvelle d'envisager Robin des Bois, aventurier et *"premier terroriste de l'histoire"* selon les aveux de l'acteur Qui, toujours soucieux de réalisme et après avoir imposé la langue indienne dans **Danse avec les Loups** au nez et à la barbe d'Hollywood s'est aujourd'hui appliqué à prendre l'accent britannique de la forêt de Sherwood

Richard Cœur de Lion continue également à fasciner Surtout lorsqu'un comédien de renommée internationale, Sean Connery en l'occurence, lui prête toute son autorité Sean Connery, qui fut un Robin des Bois vieillissant dans le crépusculaire **La Rose et la Flèche** de Richard Lester Mais le comédien n'est ici que la cerise sur le gâteau Il apparaît brièvement, en juge lors du dénouement Et pour cause, l'ex-007 n'a consenti qu'à une seule journée de tournage en tout et pour tout.

■ Star et figure légendaire : Kevin Costner EST Robin des Bois ■

l'autre Kevin

Kevin Reynolds compte parmi les cinéastes les plus talentueux du cinéma américain mais, jusqu'à présent, tous ses films ont été des bides Bide pour **Fandango**, rebide pour **La Bête de Guerre** *"Nous avons su suffisamment tôt, et un peu par miracle, que Kevin Reynolds était intéressé par notre script Pen et moi sommes de grands fans de* ***Fandango****. C'est ainsi que nous lui avons envoyé un premier jet du scénario Kevin l'a aimé Toutefois, à l'époque, il était occupé sur un projet développé par Universal. 48 heures après que le film en question soit tombé à l'eau, il a pris contact et s'est envolé avec moi pour l'Angleterre afin de mettre en place la production"* témoigne John Watson. Manifestement, Kevin Reynolds tombe amoureux de **Robin des Bois, Prince des Voleurs**. Mais sa passion ne l'amène nullement à visionner tous les **Robin des Bois** de l'histoire du cinéma. Au contraire. il les évite en prétextant effacer ainsi toute influence. Le jeune cinéaste ne craint pas de mettre les pieds dans la soupe des cinéphiles en déclarant que beaucoup de classiques sont pour lui bien poussiéreux ! Son **Robin des Bois** ne sera donc pas un hommage respectueux au passé, une fresque rétro où le cinéphile trouvera sa dose de références astucieuses. Niet. Le **Robin des Bois** de Kevin Reynolds ne sera pas davantage une simple reconstitution historique Même si aucun détail n'est laissé au hasard, Reynolds abandonne à John Irvin le mérite de l'exactitude historique que les incessantes querelles sanglantes entre Normands et Saxons.

Lorsque Kevin Reynolds débarque sur la production, Kevin Costner n'a pas encore signé, même si le personnage l'intéresse fortement Facteur décisif les deux hommes nourrissent une grande amitié depuis **Fandango** qui compte parmi les films favoris de l'acteur Mais pour le réalisateur avant de gagner la bataille du tournage à proprement parler il faut court-circuiter les deux autres **Robin** en chantier Seul moyen les prendre de vitesse Sept mois durant. Kevin Reynolds occupe six jours sur sept à préparer le film Une vraie course sur laquelle il s'impose rapidement comme leader. Un concurrent baisse définitivement les bras tandis que l'autre transforme ce qui devait être une imposante production avec Mel Gibson en téléfilm de luxe. Bien qu'il avoue maintenant n'avoir pas eu le temps de peaufiner les moindres détails, avoir laissé le story-board en friches. Kevin Reynolds sort victorieux de l'entreprise. Son **Robin des Bois** est épique, haut en couleurs, drôle, mais dépourvu de ce second degré crétin qui ronge la matière grise du cinéma américain. Son **Robin des Bois** promis au triomphe, sera sa revanche sur les timorés qui ont sournoisement contourné **Fandango** et **La Bête de Guerre** **Robin des Bois, Prince des Voleurs** sonne déjà comme le retour de la grande aventure.

■ **Marc TOULLEC**
avec la collaboration de
Marc SHAPIRO ■



■ Christian Slater est Will Scarlet, rebelle aux côtés de Robin ■

AMLF présente Kevin Costner dans une production Morgan Creek ***ROBIN DES BOIS, PRINCE DES VOLEURS (ROBIN HOOD, PRONCE OF THIEVES*** **USA - 1991) avec Morgan Freeman Mary Elizabeth Mastrantonio - Nick Brimble - Alan Rickman Walter Sparrow Geraldine Mc Ewan - Sean Connery Daniel Peacock photographie de Douglas Milsome scénario de Pen Densham & John Watson produit par James G Robinson David Nicksay Gary Barber réalisé par Kevin Reynolds**

7 août 1991

RÉALITÉ

ROBIN DES BOIS

L'autre Robin des Bois, celui qu'il est de bon ton de lapider. Pas de quoi pourtant. Réaliste tant historiquement que plastiquement, cette version parallèle à celle de Kevin Reynolds ne révolutionnera pas le mythe. Mais sa contribution à la légende est loin d'être négligeable...



Patrick Bergin, un Robin des Bois réaliste, intéressé et peu glorieux

au niveau du VÉCU

Ce Robin des Bois, téléfilm aux Etats-Unis, est un film dans le reste du monde. Difficile en effet de se mesurer au **Robin des Bois, Prince des Voleurs** de Kevin Reynolds.

Mais John McTiernan, promu producteur, et John Irvin, metteur en scène, n'ont pas choisi les mêmes options. Très honorable malgré les ragots qui circulent, ce **Robin des Bois**, visuellement très classique, se permet par contre une grande audace au niveau du script. Initiative qui risque fort de passer totalement inaperçue. Si le Robin de Kevin Reynolds est un héros, celui de John Irvin prêche avant tout pour sa paroisse. C'est poussé par son pote Will Scarlet qu'il prend le parti d'un paysan pourchassé par Sir Miles Folcanet, c'est par intérêt qu'il vole les pièces d'or collectées par le Baron Daguerre pour les remettre au peuple. Toujours intéressé, Robin entretient d'excellents rapports avec cette fripouille de Daguerre à qui il pardonnera même de l'avoir trahi. Réaliste et peu enclin à glorifier l'héroïsme pour la simple beauté du geste, **Robin des Bois** respecte par ailleurs les conventions de la légende. Seul l'épisode final de Richard Cœur de Lion est absent du film. *"Notre film diffère à bien des égards des précédentes aventures de Robin des Bois. Robin n'est plus vêtu de ce vert "Lincoln", et loge avec ses compagnons dans une caverne et non dans les arbres. Nous avons tenté de saisir l'essence du mythe en le dépouillant d'une part de ses conventions victoriennes et hollywoodiennes. Et nous avons essayé d'être aussi exacts que possible sur le plan historique, notamment en ce qui concerne les décors"*. D'emblée, la productrice Sarah Radclyffe oppose son **Robin des Bois** à celui de Kevin Reynolds. Ici, on patauge dans la gadoue, la photographie est sombre. Aussi sombre que les vêtements. Rien d'éclatant. Et même parfois dégueu lorsque quelques asticots vigoureux reposent dans les orbites béants d'un fourbe.

Avec un budget nettement plus réduit que celui de Kevin Reynolds, John Irvin cadre souvent serré. Mais son film réussit à ne pas être chiche sur le spectacle, ce qui relève de l'exploit. Evidemment, le Robin des Bois composé par Patrick Bergin (le mari psychopathe des **Nuits avec mon Ennemi**) est loin d'être aussi fougueux, séduisant et charismatique que celui de Kevin Costner. Evidemment, Jurgen Prochnow et Jeroen Krabbé en rajoutent dans l'accent saxon, histoire de faire couleur locale. Mais, dans l'ensemble, ce **Robin des Bois** déjà méprisé s'en tire plutôt avec les honneurs. Quand il présente le film, John Irvin rejoint le point de vue de Kevin Reynolds. *"Nous sommes saturés de films à effets spéciaux. Que peut-on faire après **Superman** et **Batman** ? Robin et ses compagnons nous font heureusement retrouver les plaisirs du grand cinéma d'aventures et du western, avec ses hors-la-loi, ses shérifs, ses jolies filles, ses cascades et ses poursuites échevelées"*. Mais, contrairement au cinéaste hyper doué de **La Bête de Guerre**, John Irvin semble bien s'être tenu le plus près possible de Robin des Bois pour être certain de ne pas se gourer. Il y a génie et application. Bref, il y a Kevin Reynolds et John Irvin.

Marc TOULLEC

20th Century Fox présente Patrick Bergin dans une production **Working Title** ***ROBIN DES BOIS*** (***ROBIN HOOD***, USA - 1991) avec **Uma Thurman** - **Jurgen Prochnow** - **Edward Fox** - **Jeroen Krabbé** - **Owen Teale** - **David Morrissey** photographie de Jason Lehel musique de Geoffrey Burgon scénario de Mark Allen Smith & John McGrath produit par Sarah Radclyffe - Tim Bevan & John McTiernan réalisé par John Irvin

19 juin 1991

1 h 45



SHERILYN FENN
à l'affiche dans
A Fleur de Peau

Sherilyn raconte partout que ça ne la dérange pas du tout de se montrer nue dans ses films. *"Au contraire,"* dit-elle, *"ça m'effraie et plus je suis effrayée par un rôle, plus ça me motive"*. On rassure tout de suite la petite Sherilyn, cela ne nous embête absolument pas de la voir dans le plus simple appareil. En fait, tous les lundi soir devant le petit écran, on n'attend que ça. Sherilyn est une des vedettes de **Twin Peaks**. Elle y joue Audrey, la petite allumeuse sexy genre "je vous fais fondre un glaçon d'un seul mouvement de hanche" qui fait craquer l'agent Cooper. Désolé de vous décevoir, bande de petits cochons, mais vous ne verrez point la Sherilyn dévêtue dans la série de David Lynch. Pour admirer Sherilyn Fenn dans des tenues indécentes, pour découvrir son corps somptueux et ses formes torrides, vous avez deux solutions. La première est de vous procurer le *Playboy* américain dont elle fait la



Susan Sarandon & Geena Davis

Thelma et louise

Sa dernière sortie cinématographique, **Black Rain**, avait donné des maux d'estomac à tous ses fans. La petite lucarne était heureusement là pour rappeler via ses pubs pour *Perrier* (la création du monde sur le "Get up" de James Brown : mortel une fois, la folie douce de Mc Enroe après le bombe : mortel deux fois !) que Ridley Scott pouvait éblouir visuellement n'importe qui en moins de trente secondes.

Après les flops artistiques de ses deux derniers films, **Traquée** et **Black Rain** (invasion de fumigènes, photo style néon, bande son gonflée au cas où...), Ridley Scott oxygène son style en suivant de près la dérive forcée de deux femmes, parties en week-end pour s'éclater, qui se retrouvent avec un meurtre stupide sur les bras. La fuite vers le Mexique s'impose alors et Thelma et Louise, tout autant terrifiées par l'idée de croupir en taule qu'excitées par celle de se conduire en hors-la-loi, bravent les règles établies, défient la police et foncent toujours plus vite vers leur liberté.

Incroyablement interprété par Susan Sarandon et Geena Davis, on apprend que Scott est un formidable directeur d'acteurs capable de surcroît d'adopter un regard plus féminin que masculin sur l'histoire - rare. **Thelma et Louise** tue pourtant souvent la spontanéité des personnages en les chargeant d'une psychologie à bas prix et encombrante. Exemple, Louise mettra une bonne heure et demie à avouer qu'une fois elle s'est fait violer au Texas et que c'est pourquoi... parce que..., qu'elle... Nia nia nia... Un script fort, soit, mais, qui ne fait pas trop dans la dentelle.

Ridley Scott, encore une fois simple illustrateur d'un script qui ne lui appartient pas, en profite pour visiter (plus, investir) l'Amérique des endroits perdus. Il donne une dimension visuelle constante au voyage. Que le paysage défile et l'envie de fuir d'aller le plus loin possible, imprègne soudainement chaque image. En accrochant sa caméra à la portière de leur voiture, Ridley Scott va, comme Thelma et Louise, au bout de ses désirs et de sa folie. Et quand un cinéaste accompagne ses personnages, il emporte avec lui une bonne partie du public. En route, donc. Pour le meilleur comme pour le pire.

Cyrille GIRAUD

couverture, la seconde est de vous précipiter sur ses autres apparitions à l'écran. Notamment dans **A Fleur de Peau (Two Moon Junction)**, une histoire d'amour sexy réalisée par le scénariste de **9 Semaines et Demie** Zalman King. Elle y joue une fille de bonne famille qui, juste avant son mariage avec un yuppie, s'amourache d'un forain. Voila qui nous promet des séquences bien chaudes. On peut aussi admirer la magnifique plastique de Sherilyn dans le crétinoïde **Meridiam** de Charles Band où elle est la belle d'une bête qui nous rend tous envieux. Si vous êtes vraiment devenus des accros de Mademoiselle Fenn, sachez aussi que vous pouvez l'apercevoir dans **The Wraith**, une histoire de super-voiture avec Charlie Sheen qui passe régulièrement sur *La Cinq* sous le titre de **Turbo Interceptor**, dans **Zombie High**, une très mauvaise série Z, dans le polar **True Blood**, ou encore dans un épisode de *21 Jump Street* dans lequel elle donne la réplique à Johnny Depp.
Si Sherilyn n'avait que ses talents physiques et sa sensualité exacerbée à mettre sur le tapis, on n'en ferait pas tout un plat. Mais la bougresse se débrouille bien comme comédienne. On peut le constater actuellement avec *Twin Peaks* et se souvenir de son apparition traumatisante en accidentée de la route dans le **Sailor et Lula** de Lynch. Une image de la mort difficilement oubliable.
Sachez encore que Sherilyn a 25 ans et qu'elle est toujours célibataire. J'en vois déjà qui ajustent leur cravate.
On se calme, les gars, j'étais là le premier.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Les meilleurs

Les Meilleurs fera hurler les pacifistes et bondir de bonheur les partisans kaki de l'Oncle Sam. Tourné avant la Guerre du Golfe, le film a le mérite d'avoir eu du nez, du flair. Ici, les héros sont des soldats américains braves, frondeurs et beaux, tandis que les méchants sont des Arabes exerçant la profession de terroristes et n'hésitant jamais à torturer les prisonniers yankees, courageux eux aussi. Bref, nous barbotons allègrement dans le manichéisme le plus élémentaire, dans les sentiments patriotiques dont John Wayne était le dernier fer de lance. Bref, on se croirait revenu 30 ou 40 ans en arrière, à l'époque de la Guerre Froide où tous les Soviétiques étaient des agents du KGB.
"Les Meilleurs" (est-ce vraiment le cas ?), un commando de Marines mené par James Curran (Michael Biehn) et Dale Hawkins (Charlie Sheen), a pour mission de détruire quelques missiles contenus sur un navire mouillant dans le port de Tripoli. Ils sont guidés par Claire, une Libanaise qui a reçu une éducation occidentale...
Lewis Teague, dont la filmographie alterne le meilleur et le pire (**Cujo**, **Alligator**, **Cet's Eye** mais aussi, malheureusement, **Le Diamant du Nil**) joue impeccablement son rôle d'artificier du Génie et d'instrument de propagande. Il respecte toutes les règles du cinéma guerrier un tantinet belliqueux et totalement impérialiste. Politiquement contestable, raciste malgré les alibis que pourraient trouver ses auteurs, **Les Meilleurs** donne une idée assez précise de l'état d'esprit qui règne actuellement aux Etats-Unis. Selon votre sensibilité, vous éviterez donc soigneusement ce film ou vous vous précipiterez dans les salles programmant ce spectacle cocardier, mais tout à fait honorable. Repos matelot !

■ **Cyrille GIRAUD** ■


■ *Charlie Sheen & Michael Biehn* ■

All the king's men

Un détail frappe à la vision de **All the King's Men**. Peut-on dater le film ? 1940, 1960 ou 1980 ? Impossible de le situer, de lui coller un copyright dûment libellé. **All the King's Men** navigue entre les décennies. Le dossier de presse nous apprend que le grand King Hu l'a tourné en 1983 à Taïwan. Incroyable de constater à quel point le cinéaste délivre son œuvre de toute contrainte temporelle, de tout cliché esthétique, de tout phénomène social, de toute mode. **All the King's Men** déroute, surprend, dérange aussi un peu, par cette incroyable habilité à flotter dans le temps. Rarissime au cinéma, et fréquent dans la peinture. Le réalisateur de **A Touch of Zen** ne renoue pas ici avec la pratique kung-fu, tant spirituelle que physique, mais cela n'empêche pas **All the King's Men** d'être captivant, imprévisible de la première à la dernière image.


■ *Tien Fong* ■

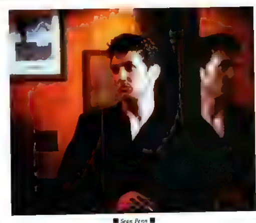
L'Empereur de la dynastie des Tcheou voit sa santé décliner. Sous l'emprise d'un taoïste félon, il ne peut éviter de fréquentes crises d'épilepsie qui l'amènent à commettre des actes insensés. Tandis qu'une invasion Kitan menace le royaume, le premier ministre prend l'initiative d'envoyer chercher en secret Tchang Po-Kin, "le meilleur des médecins"... La suite du périple obéit à une structure propre à la littérature et au cinéma asiatiques, chinois plus particulièrement. Un événement en entraîne un autre, qui lui-même provoque autre chose. Et ainsi de suite. **All the King's Men** est donc une espèce de poupée russe, un jeu de société d'une fine intelligence qui titillera l'imagination de tous les amateurs de "donjons & dragons".
Avec toute la rigueur qu'on lui connaît, King Hu mène son film comme un thriller médiéval, reposant sur des coups de théâtre, des retournements de situation, des surprises digne d'un "whodunit" à la Agatha Christie. Jubilant et intriguant. Facétieux et tragique. Mais **All the King's Men** va bien au-delà du simple jeu. Avec ce soin maniaque, qui vire à la déclaration d'amour, apporté à l'image, le cinéaste retourne finalement casaque et se permet un magistral pied de nez à l'histoire. Histoire avec un grand H et l'histoire en tant que script. Un geste accidentel et une dynastie succède à une autre. King Hu souligne magnifiquement à quel point les efforts les plus élogieux, les plus héroïques sont parfois dérisoires.

■ **Marc TOULLEC** ■

Les anges de la nuit

Si on en croit la récente production d'outre-Atlantique, les Américains doivent faire face à un énorme problème d'identité. On s'en est aperçu lors du dernier festival de Cannes où les trois quarts des films américains présentés étaient consacrés plus ou moins directement à cette question. Et même des polars classiques tel **Les Anges de la Nuit** se trouvent profondément empreints de cette crise d'identité.
Terry Noonan revient chez lui, dans Hell's Kitchen, le quartier de New-York où l'on trouve le plus d'Américains d'origine irlandaise. Il y rencontre Jackie, son ami d'enfance. Jackie est devenu une petite frappe qui exécute les pires besognes pour son frère, Franckie, un petit racketteur à la solde d'un parrain rital. Terry retrouve aussi son premier amour de jeunesse, Kathleen Flannery, la propre sœur de Jackie. Mais Terry n'est pas le même. Terry est devenu un flic, et s'il revient dans Hell's Kitchen, c'est pour enquêter incognito sur les activités illégales de Frankie. Très vite, Terry va se demander où doit aller sa loyauté. Vers ses origines ou vers la justice ?
Cruel dilemme auquel le jeu d'écorché vif de Sean Penn donne toute sa dimension. Dommage seulement que Phil Joanou refuse de donner lors du final une solution au cas de conscience qui traverse Terry, préférant substituer à toute réponse un magnifique gunfight purificateur, qui a l'air tout droit sorti d'un polar de John Woo. Tout en y insérant des plans du défilé de la Saint Patrick, le saint patron des Irlandais. Comme pour dire que, finalement, on ne peut oublier d'où l'on vient.

■ D. ALLOUCH ■



■ *Sean Penn* ■

The two jakes

Vous vous souvenez peut-être de **Chinatown**, le classique du film noir de Polanski. Si tel n'est pas le cas, vous êtes mal barré pour suivre ce **Two Jakes**. Pour sa troisième réalisation, Nicholson reprend son personnage de Jack Gittes, le privé du film de Polanski. Le temps a passé et Gittes a fait fortune dans les flagrants délits d'adultère. Une de ses affaires tourne mal et tout d'un coup, le passé ressurgit.
Voilà, c'est tout, ou presque, et ça prend plus de deux interminables heures. **The Two Jakes** tient pas mal du projet en gestation depuis des années qui n'intéresse plus personne excepté son instigateur, en l'occurrence Nicholson. Le scénario a tellement été réécrit qu'il en devient tarabiscoté et difficilement crédible dans son insupportable désir de créer un lien avec l'histoire de son prédécesseur. Nicholson ne semble pas avoir compris que donner une suite scénaristique au chef-d'oeuvre de Polanski était impossible puisque, justement, le script de **Chinatown** n'était qu'un prétexte pour que Polanski puisse installer tous les ingrédients du film noir classique, la femme fatale, le meurtre inexplicable, etc, pour ensuite les détourner à souhait. Jamais avec **Chinatown**, Polanski n'a tenté de construire une histoire. Nicholson essaie donc de donner une suite à une histoire qui n'en a jamais vraiment été une. Le ratage était inévitable. Était-il alors utile de sortir Jack Gittes du placard des souvenirs cinématographiques ? Non, vraiment pas.

■ *Jack Nicholson* ■

■ Didier ALLOUCH ■

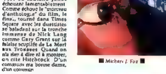
merci ALFRED

quatre films d'actualité entre hommage respectueux et pompage évident...

La manière forte

Pas très en forme le père John Badham ces derniers temps. Après **Comme un Oiseau sur la Branche** qui ne cassait pas trois pattes à un canard, il s'adonne une fois de plus au genre le plus facile, le plus apte à reposer des cinéastes déjà flemmards : la comédie policière avec un couple de flics. Plaquez sur ce concept un tueur psychopathe bien frappé et vous obtenez le produit le plus standard qui puisse se concevoir. Et pourtant, l'idée de base aurait très bien pu donner un bon film. Nick Lang (Michael J. Fox), star du film d'aventure et idole des foules, se lasse de son existence dorée. Il désire devenir un vrai comédien dans un polar où il jouerait un flic. Mais pour être sûr de décrocher le rôle, il colle aux basques d'un vrai policier, John Moss, un dur sur les traces d'un dingue homicide. Moss, contraint par son supérieur de se coltiner le nouveau, se plie de très mauvaise grâce à cette collaboration forcée.. Vous connaissez la suite. Les deux types, très différents l'un de l'autre, se mettent des bâtons dans les roues, s'engueulent, mais finiront le film comme larrons en foire.

John Badham prétend avoir trouvé le scénario génial, Michael J. Fox avoue y avoir trouvé une leçon d'humilité sur lui-même.. Très heureux pour eux. James Woods ne dit rien, mais si les meubles sont saufs, c'est uniquement grâce à lui. Même la peinture ironique des milieux hollywoodiens et la parodie des films comme **A La Poursuite du Diamant Vert** ou **Indiana Jones** échouent lamentablement. Comme échoue le "morceau d'anthologie" du film, le final, tourné dans Times Square avec les duettistes se baladant sur la tronche immense de Nick Lang comme Gary Grant sur la falaise sculptée de **La Mort aux Trousses**. Quand on n'a rien à dire ni à montrer, on cite Hitchcock. D'un commun ma bonne dame, d'un commun.



Michael J. Fox

Marc TOULLEC

Envoyé special

Envoyé Spécial devait sortir en pleine Guerre du Golfe. Mais son distributeur a préféré s'épargner des palotons de sécurité à l'entrée des cinéma. Sage décision. C'est un sujet brûlant que traite Manny Coto, le réalisateur.

Mike Anderson (Dolph Lundgren) enquête sur l'attaque d'un camp américain près de Jérusalem. Huit soldats ont trouvé la mort et les autorités accusent le groupe terroriste arabe Octobre Noir d'avoir monté le coup. Mais il s'agit là de la version officielle. En fait, une bonbonne d'un gaz particulièrement nocif a disparu. Libéré dans l'atmosphère, ce gaz pourrait tuer 50. 000 personnes dans un rayon de plusieurs kilomètres. Malgré les menaces de mort Anderson découvre le pot aux roses.

Un petit suspense, plutôt délassant. Manny Coto connaît ses classiques et ne manque jamais une occasion de citer Hitchcock. **L'Etau** (une mort particulièrement sénile qui se termine dans une baignoire), **Les 39 Marches** (la séquence dans le clocher avec tout le mécanisme de l'horloge géante). Mais **Envoyé Spécial** recourt davantage aux ficelles du film d'action de série B qu'aux nuances professées par le Maître du Suspense. Il en résulte des séquences d'action plutôt bien troussées mais souvent vues. Etrangleur, poursuite en bagnoles. Rien à signaler de ce côté-là. Politiquement **Envoyé Spécial**, malgré des capitaux en provenance d'Israël, a le mérite de ne pas donner dans la xénophobie propre aux productions Menahem Golan. Pour une fois, les vrais vilains ne sont pas les Arabes.

Quant à Dolph Lundgren, il fait des progrès. Moins figé que dans ses précédents films il parvient à ne pas avoir l'air constipé.



Dolph Lundgren

Marc TOULLEC

FX 2, des effets très spéciaux

Richard Franklin vénère Hitchcock à tel point qu'il s'est compromis dans un pitoyable **Psychose 2**. C'est depuis l'université que le réalisateur de **Link** et de **Patrick** idolâtre le Maître du Suspense. Après que son mentor l'ait invité sur le tournage de **l'Etau**, Franklin n'a jamais pu se débarrasser de son influence. Dans le pire des cas, cela donne **Psychose 2**, dans le meilleur, **Link**. Et entre les deux bornes, **FX 2**. Dans **FX 2**, le cinéaste limite les allusions à Hitchcock. Il y a tout de même réunis dans une séquence clef et le voyeurisme (ici provoqué de manière à appâter un tueur de dames) et la douche. Mais Franklin s'applique surtout à distancer le premier **FX**. Il en rajoute dans le spectaculaire, dans les démonstrations d'effets spéciaux. Reste que les combines astucieuses de Rollie Tyler (Brian Brown, Australien comme Franklin) finissent par ressembler au bricolage de McGyver. Dans cette séquelle pas indispensable, mais point désagréable, Rollie Tyler est une fois de plus réquisitionné par la police. Bien malgré lui, il filme un meurtre où intervient un flic ripoux. Résultat : il écope d'un tueur à ses trousses, et de la Mafia en quête d'une dizaine de médaillons d'or façonnés par Michel Ange.

Il appelle alors son pote Leo McCarthy (Brian Dennehy) à la rescousse. Evidemment, tout ceci ne se prend pas très au sérieux malgré les tentatives méritoires d'un Richard Franklin, soucieux de donner une certaine tenue à son film. Malheureusement, **FX 2** se termine dans la franche pantalonnade et les facilités d'usage. Adapté au format d'une série télé, **FX** et son tome 2 deviendraient... *McGyver* ! Le personnage de Rollie Tyler méritait pourtant bien mieux.



Brian Brown

Marc TOULLEC

Un baiser avant de mourir

Comme Manny Coto et John Badham, James Dearden cite Hitchcock. Avec une légèreté éléphantesque que le plus obtu des fans du Maître décèlera. **Un Baiser avant de Mourir** se définit comme le remake moderne de **Sueurs Froides**. Un téléviseur en diffuse même un extrait dans le film, pour ceux qui n'auraient pas très bien compris.

A la base de **Un Baiser avant de Mourir**, nous avons des jumelles. Ellen (la brune) et Dorothy (la blonde) Carlsson, toute deux interprétées par Sean Young, genre Kim Novak dans **Sueurs Froides**. Mais les frangines sont la proie d'un dangereux arriviste, d'un faux yuppie parti de rien et qui veut tout, Jonathan Corliss (Matt Dillon). Depuis son enfance, il rêve de puissance, de richesse. Tuer Dorothy Carlson puis épouser Ellen fait partie de son plan de carrière. Mais quelques grains de sable viennent dérégler la mécanique à priori parfaitement huilée de ses ambitions.

Réalisateur d'un excellent suspense pour la télévision britannique (**The Cold Room**, présenté il y a quelques années à Avoriaz), d'un essai plus intimiste (**Pascali's Island**) et scénariste de **Liaison Fatale**, James Dearden ne craint pas de partir d'une histoire totalement folle de machination savante. Le talent ne lui manque pas pour colmater les brèches du script, et malgré des invraisemblances outrancières et une volonté de tout faire à la manière d'Hitchcock, James Dearden se tire d'affaires relativement bien.

Alors que Sean Young tente vaille que vaille de ressembler à Kim Novak ou Grace Kelly, Matt Dillon, lui, n'essaie pas d'évoquer James Stewart ou Gary Grant. C'est tout à son honneur. Bien que son plan soit machiavélique et ses crimes horribles, le personnage se révèle attachant, et votre pathétique dans son désir de réaliser un rêve d'enfance.



Matt Dillon

Marc TOULLEC

JOHN IRVIN

**réalisateur de
La Guerre des Nerfs,
Robin des Bois
et Un Flic à Chicago**

Robin des Bois et La Guerre des Nerfs sortent en salles, Un Flic à Chicago en vidéo. Trois fois à l'affiche, John Irvin est l'un de ces solides artisans que méprisent les histoires du cinéma. Un bosseur qui connaît parfaitement toutes les ficelles du métier.
A 51 ans, cet Anglais a tourné une dizaine de films. *"J'ai toujours voulu être metteur en scène. A l'âge de six ans, je faisais jouer des scènes de comédie à mes copains. Dès mon enfance, le cinéma était quelque chose de magique, le territoire des rêves. Plus tard, je l'ai pris au sérieux et voilà !"* Voilà **Les Chiens de Guerre** (avec une bande de mercenaires commandée par Christopher Walken), **Champions** (John Hurt joue les jockeys de courses hippiques), **Turtle** (une comédie douce-amère avec Glenda Jackson), **Hamburger Hill** (le Vietnam), **Le Contrat** (Arnold Vs. Mafia), **Le Fantôme de Milburn** (un fantôme hante des grands-pères)..
La majorité des films de John Irvin sont orientés vers la violence, l'action, voire l'horreur (**Hamburger Hill** pousse même le bouchon jusqu'au gore) *"J'aime l'action. Lorsque je réalisais des documentaires dans les années 60, j'ai vu la guerre, j'ai approché la douleur. J'ai été aussi loin que j'ai pu sans être vraiment impliqué dans ce qui se passait sous mes yeux. J'ai une façon particulière de filmer la violence et l'action parce que j'en ai souvent été le témoin. J'évite de filmer des séquences qui s'éloignent, même d'un poil, de la réalité. Parce qu'en tant que spectateur, la moindre erreur me choque"*
Metteur en scène musclé, John Irvin a dirigé tout au long de sa carrière des comédiens aussi différents que



■ *Donald Sutherland dans LA GUERRE DES NERFS* ■

Les frères krays

On va sans doute beaucoup parler de la violence du film de Peter Medak. Il serait idiot de résumer **Les Frères Krays** aux trois scènes qu'il contient aussi étonnantes électrisantes ou traumatisantes soient-elles.
Ron et Reggie Krays ont réellement existé. Ils ont été les jumeaux sanglants de l'Angleterre des années 60. Deux brutes cruelles qui faisaient régner la terreur dans le milieu Londonien de l'époque.
Plus que la relation d'un fait divers, Peter Medak et son scénariste Philip Ridley (le réalisateur de **L'Enfant Miroir**) ont décidé d'essayer de comprendre et d'analyser le chemin qui mène les jumeaux à tant de violence et de tueries. Une mère abusive, un père démissionnaire, un milieu défavorisé presque essentiellement féminin, une innocence sacrifiée sur l'autel des bombardements allemands sur Londres pendant la guerre. Autant d'arguments qui nous feraient sourire s'ils sortaient de la bouche d'un mauvais avocat mais qui, ici, prennent tout leur sens. Attention, Medak et Ridley n'essaient pas d'excuser les Krays. Ils tentent juste de secouer notre manichéisme primaire qui nous aurait poussés à condamner les jumeaux sans autres formes de procès. Et ils utilisent pour cela une arme imparable : la poésie. Une poésie morbide et glaçante renforcée par le jeu parfait des frères Kemp, deux vrais jumeaux qui composent le groupe rock Spandau Ballet. Les Kemp ont tellement bien assimilé leur rôle que le lien entre les deux frères est presque palpable à l'écran.
Les Frères Krays est un film finalement très dérangeant. Bien que la violence des actes des jumeaux hérisse le poil, on ne peut empêcher la naissance d'une certaine forme de compassion. Ridley et Medak ont donc réussi leur coup. **Les Frères Krays** est définitivement un film saisissant.

■ *LES FRERES KRAYS* ■

■ Didier ALLOUCH ■



■ *FRERES DE SANG* ■

Frères de sang

Un bon film sur le Nuremberg australien reste à faire. En 1946, dans l'île indonésienne de Ambon, les autorités de Sidney traînent devant un tribunal militaire toute une garnison japonaise, vice-amiral en tête, pour l'exécution de 315 soldats australiens décapités ou tués à la baïonnette... Le Capitaine Robert Cooper (Bryan Brown) tente de faire condamner le vice-amiral Takahashi, mais devra se contenter de la mort d'un second couteau, pour cause de raison d'état.
A la base de **Frères de Sang**, il y a un sujet en or, totalement inédit à l'écran et qui aurait pu lever le voile sur une portion de l'après Guerre du Pacifique. Malheureusement, cinéaste et scénariste échouent dans leur démonstration didactique, mal argumentée. Un procès à l'écran se doit d'être captivant, plein de retournements de situation, de coups de théâtre. Mais les auteurs refusent la dramatisation. A la place, ils n'ont pas grand chose à offrir, sinon les visages fermés des prisonniers japonais ou quelques brèves tirades juridiques. **Frères de Sang** se veut sans doute documentaire, sans concession (le personnage interprété par Bryan Brown réussit à être antipathique) et très réaliste. Tout reste au niveau des intentions. Quant à Stephen Wallace, réalisateur réputé pour ses qualités de directeur d'acteurs, il s'adonne à une succession de séquences mal reliées entre elles et totalement vidées de toute tension et émotion.

■ Marc TOULLEC ■

Arnold Schwarzenegger John Hurt, Fred Astaire, Donald Sutherland. *"Je pense qu'il n'y a aucune règle dans la direction d'acteur. Chaque comédien suit une voie bien précise. Le metteur en scène doit développer une sensibilité aiguë pour l'aider à trouver cette voie"*. Cette sensibilité, John Irvin l'applique à Donald Sutherland et Anne Archer dans **La Guerre des Nerfs**. Ce thriller politique est un des premiers films occidentaux à avoir été tourné en Pologne. Il conte les déboires d'un couple d'"aparatchiks" qui subit un test de loyauté dans la Pologne parano de 1979. Evidemment, le notable incarné par Donald Sutherland voit ses avantages sociaux remis en cause. Il découvre par la même occasion les magouilles du Parti et la vérité sur beaucoup de ces amis politiciens. **La Guerre des Nerfs** est basé sur une histoire vraie. Moins de réalisme en revanche dans **Un Flic à Chicago**, "*une réflexion sur la famille et jusqu'où doit-on aller pour la protéger*". Et un peu plus dans le téléfilm **Robin des Bois** produit par John McTiernan qui a cédé sa place de réalisateur à John Irvin. Le réalisateur de **Predator** et **Piège de Cristal** n'est pas homme à opter pour le premier tâcheron qui passe à sa portée.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Revenge

Voici maintenant deux ans que les distributeurs français se passent et se repassent **Revenge** comme un cadeau empoisonné. Si le film sort, c'est uniquement grâce à la notoriété soudaine de Kevin Costner. Pourquoi ce retard ? Déjà, dans un premier temps, **Revenge** connaît de gros problèmes au niveau du montage. Le producteur le charcute même à l'insu de Tony Scott, furibard. Ceci dit, Tony Scott n'aurait pas fait mieux. Dès les premiers plans, on reconnaît la patte du frangin de Ridley. Des zings comme au bon vieux temps de **Top Gun** ! Et la suite passe en revue toutes les "qualités" du cinéaste. Des images chichiteuses, des comédiens qui s'endorment, une narration molle sur un scénario absent. Celui de **Revenge** rivalise de nullité avec les scripts de **Top Gun** et **Jours de Tonnerre**. Cochran, un ex du Vietnam, rend visite à son pote Tiburon (Anthony Quinn), puissant gangster au Mexique. Cochran séjourne dans sa somptueuse villa et finit par culbuter sa nénette. Les amants s'enfuient tandis que les hommes du malfrat se mettent en chasse. Dérouillé, Cochron ressemble à Elephant Man et la donzelle écope d'un vilain souvenir, une balafre sur le visage...
Ecrit à l'origine par John et Tony Huston d'après un sulfureux roman de Jim Harrison, l'histoire, passée à la moulinette Tony Scott, est totalement expurgée de toute moiteur, violence et érotisme. Au terme du massacre, il ne subsiste plus rien, sinon un passage à tabac tellement esthétisant qu'on s'amuse bien de la tronche de craignos monsters de Kevin Costner. Poil, ce dernier se dirige lui-même et ne réussit pas à faire passer la moindre émotion, le moindre frémissement torride. Parce que **Revenge** se veut torride ! Mais question sexe, bernique ! L'érotisme selon Tony Scott fait passer une pub pour *Chanel* pour un monument de pornographie. Désastreux.

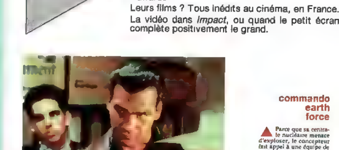
■ **Cyrille GIRAUD** ■



■ *Kevin Costner* ■

RAYON INÉDITS

Des acteurs ? Beau Bridges - Robert Davi - Roy Scheider - Jürgen Prochnow - Patrick Swayze - Joanna Pacula - Andy Garcia - Eric Roberts - Mark Harmon - Kris Kristofferson - Judd Nelson
Des réalisateurs ? Nico Mastorakis - Gary Sherman - John Frankenheimer - John Irvin - John Guillermin - William Lustig - Blake Edwards
Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France.
La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand.



▲ Patrick Swayze ▲

un flic à Chicago

par Marcel BUREL & Cie

Très à l'honneur ces temps-ci (**Robin des Bois & La Guerre des Nerfs** sortent au cinéma), John Irvin ficelle un polar assez original malgré la banalité apparente de son scénario.
Inspecteur de police, Truman Gates (Patrick Swayze) venge la mort de son jeune frère, froidement liquidé par un mafioso. Et il a derrière lui un autre frangin (Liam Darkman Neeson), plus enclin à la vendetta sanglante, et tout un clan de "bouseux" vivant dans les collines du Kentucky. Partagé entre l'esprit de famille et son devoir, Gates fait néanmoins justice...
Bercé par de la country music, **Un Flic à Chicago** offre toutes les qualités du bon thriller US. Des seconds rôles pittoresques (Michael J. Pollard en hôtelier naïf et Adam Baldwin en tueur hargneux) des séquences violentes bien musclées. Le film vante les mérites de la famille et se laisse souvent aller à la nostalgie du "pays"

G C R présente UN FLIC A CHICAGO (NEXT OF KIN USA - 1989) avec Patrick Swayze - Liam Neeson - Adam Baldwin - Bill Paxton - Helen Hunt - Michael J. Pollard réalisé par John Irvin

commando earth force

Parce que sa centrale nucléaire menace d'exploser, le concepteur fait appel à une équipe de cinq spécialistes un peu marginaux qui deviendront "les sentinelles de la terre"
Ce téléfilm australien est l'épisode pilote d'une série qui ne verra sans doute jamais le jour, vu le résultat, peu concluant. L'utilisation opportune de l'écologie comme moteur de l'action a ses limites et le film ne démarre vraiment que lorsque les héros se lancent à la poursuite du voleur d'uranium qui avait déclenché l'alerte atomique. L'intrigue vire alors au polar classique avec courses poursuites, filatures en hélicoptère, bagarres, etc. Sans intérêt

C.I.C. présente COMANDO EARTH FORCE (Australie 1990) avec Gil Gerard - Clayton Kohner - Joanna Pacula réalisé par Bill Corcoran



la quatrième guerre

Tourné avant la démolition du mur de Berlin, **La Quatrième Guerre** semble complètement anachronique. Surtout à cause de la personnalité de ses deux principaux antagonistes, le colonel américain Knowles (Roy Scheider) et son homologue russe Valachev (Jürgen Prochnow), lesquels se livrent à une petite guerre privée de part et d'autre la frontière allemande. Frustrés tout deux des joies du combat, les officiers jouent au chat et à la souris tandis que les états majors craignent le développement du conflit.
John Frankenheimer, grand spécialiste de la politique fiction (7 Jours en Mai), ne prend pas son intrigue trop au sérieux. Il épingle surtout ses deux héros rancuniers, haineux, avides de gloire... Malgré la dérision sous-jacente, **La Quatrième Guerre** inquiète et captive.

Delta Vidéo présente LA QUATRIEME GUERRE (THE FOURTH WAR, USA 1989) avec Roy Scheider - Jürgen Prochnow - Tim Reid - Harry Dean Stanton réalisé par John Frankenheimer



▲ Roy Scheider & Jürgen Prochnow ▲



▲ *Mark Harmon* ▲

dillinger

La vie du gangster John Dillinger passée à la moulinette de la télévision qui lave plus blanc. Exit la violence, le sexe et les gros mots. La trajectoire de l'ennemi public numéro 1 dans les années 30 passe par des mitraillages, quelques règlements de compte, des évasions, des instants d'oisiveté dans le luxe en compagnie de créatures de rêve. Mais le réalisateur ne prend jamais le temps de raconter l'histoire. Ce Dillinger n'est qu'une suite de saynètes mal reliées entre elles et fragmentées de manière à insérer des spots publicitaires. La reconstitution d'époque est soignée et Mark Harmon hésite à rendre sympathique son Dillinger dont le parcours s'apparente ici à celui d'un Billy le Kid.

Warner Home Vidéo présente DILLINGER (USA - 1989) avec Mark Harmon - Sherilynn Fenn - Bruce Abbott - Will Patton réalisé par Rupert Wainwright



ninjas en folie

Karaté Kid, les **Ninjas** de la *Cannon* et la série *Kung Fu* passent dans la moulinette d'une parodie très très lourde. Au passage, le réalisateur en profite pour tailler un costard à **9 Semaines et Demie** en pastichant le strip-tease de Kim Basinger. L'ennemi se nomme ici Gruber, un businessman, voulant agrandir son empire immobilier en expulsant ses locataires. Joe, le maître ninja, et Lisa, la plantureuse apprentie ninja, luttent contre les tueurs envoyés par Gruber.
Foireux du début à la fin, volontairement ringard et se vautrant dans les gags les plus épais, **Ninjas en Folie** donne à voir des ninjas totalement tarés. Le ninja Leatherface et sa tronçonneuse, le ninja rapper et son transistor, le ninja gay... Et Joe, le héros, porte une combinaison blanche à poids rouge, jaune et vert. Crétinoïde.

G C R présente NINJAS EN FOLIE (9 1/2 NINJAS ! USA 1990) avec Michael Phenicie - Andee Gray - Tiny Lister réalisé par Aaron Worth

pretty kill

Des prostituées new-yorkaises sont la cible d'un tueur psychopathe. Un flic, par l'intermédiaire de sa petite amie Heather, une call-girl très en vue, tente mollement de mettre la main sur le coupable.
Personnages irréalistes, complètement ridicules, là réside le problème majeur de **Pretty Kill**. Le comble étant atteint par la jeune "belle de jour" affligée d'une double personnalité : lorsqu'elle pique une crise, elle prend la voix de son père incestueux et profère un déluge d'insanités.

Warner Home Vidéo présente PRETTY KILL (USA - 1987) avec David Birney - Season Hubley - Susannah York - Yaphet Kotto réalisé par George Kaczender

crack house

Sur fond de guerre des gangs entre blacks et chicanos, **Crack House** est un réquisitoire impitoyable contre la drogue.
Rick Morales a quitté la bande mexicaine, dont le chef est mort après un raid punitif des Noirs, et replonge dans la déliquance. Emprisonné, il ne peut aider sa petite amie, qui cumule les problèmes : tentative de viol, addiction au crack, prostitution puis soumission à un dealer sadique.
C'est à une véritable descente aux enfers que nous entraîne **Crack House** qui, sans trop de complaisance, donne dans le sordide et la violence. Le happy-end n'arrive pas tout à fait à rompre le malaise.

Delta Vidéo présente CRACK HOUSE (USA - 1989) avec Jim Brown - Richard Roundtree - Anthony Geary - Angel Thompkins réalisé par Michael Fischa

psycho-killer

On retrouve William Lustig au meilleur de sa forme avec ce thriller carré et excitant. Traumatisé dans sa jeunesse par son père flic qui essayait de lui inculquer, de force, le goût des armes, Buck n'a pas supporté de se voir refuser l'entrée à l'Académie de Police. Depuis, il tue sans logique apparente, trouvant ses victimes dans l'annuaire et provoquant les autorités.
Les protagonistes de l'histoire sonnent juste, sont dotés d'une véritable personnalité et interprétés par des acteurs excellemment choisis. Avec un savoir-faire reconnu, Lustig mitonne de longues séquences de suspense et sait amener une progression dramatique constante de l'histoire jusqu'au dénouement pathétique. La série B à son top-niveau.

Warner Home Vidéo présente PSYCHO-KILLER (RELENTLESS, USA - 1989) avec Judd Nelson - Robert Loggia - Leo Rossi - Meg Foster réalisé par William Lustig



▲ *Judd Nelson* ▲

destructor

Du cinéma guerrier de charme. Un mercenaire baraqué (Brian Thompson) se fait passer pour un couturier pédé pour rentrer dans l'entourage d'un dictateur. Il est entouré d'une demi-douzaine de top-models qui sont aussi de redoutables combattantes... Cette version féminine des **12 Salopards** se partage entre la plastique de ses héroïnes et les traditionnels coups de feu. Le mercenaire finit par se retourner contre son commanditaire et prend le parti de la révolution. Invraisemblable, l'histoire ménage quelques petites surprises. Comme voir Oliver Reed, le dictateur, mettre la main aux clochettes de Brian Thompson avant que celui-ci ne lui roule un patin. En hommage au **Love** de Ken Russell ? Entre les muscles de Brian Thompson et quelques plastiques superbes, vous devriez y trouver votre compte.

C.I.C. Vidéo présente **DESTRUCTOR (HIRED TO KILL, USA - 1989)** *avec Brian Thompson - Michelle Moffet - Barbara Lee Alexander - Jordanna Capra - Oliver Reed - George Kennedy - José Ferrer réalisé par Nico Mastorakis & Peter Rader*



▲ *Kris Kristofferson* ▲

dead or alive

Un western par le réalisateur de **La Tour Infernale** et de **King Kong 2**. Un western âpre, classique. Noble Adams, un pisteur élevant du bétail, reprend du service à la demande d'un ami shérif. Il doit retrouver John Stillwell, un mormon fanatique, et ses trois sbires, avant que ceux-ci ne liquident l'Indienne et la gamine qu'ils détiennent. Aux côtés d'Adams, son fils Tom, citadin, qui fait l'apprentissage de l'Ouest sauvage.

Dead or Alive n'est manifestement pas un western de la pointure d'un **Danse avec les Loups**. Mais le film, dans son respect des codes du genre, ne décevra pas l'amateur. Fusillades, chasseurs de prime, shérif, ranch, Indiens... Tout y est, mais imbibé d'une certaine amertume propre aux westerns des années 70. Rude, buriné, impitoyable dans sa mission de sauvetage, Kris Kristofferson incarne le héros parfait culpabilisant sur la violence dont il est contraint de faire preuve.

Delta Vidéo présente **DEAD OR ALIVE (USA - 1988)** *avec Kris Kristofferson - Scott Wilson - Mark Moses - David Huddleston réalisé par John Guillermin*

duo de choc

L'agent fédéral du F.B.I. Joe Jennings et le policier Avalon poursuivent la même cible, le dealer Ivoire Jones, et sont contraints de faire équipe. Au terme d'une enquête musclée et classique, ils découvriront que l'argent de la drogue sert à un groupe paramilitaire facho qui a pour finalité la protection de la race blanche !

Pour sa deuxième réalisation (la première étant **A Sept Heures du Jugement**), Beau Bridges ne prend pas de risque au niveau du sujet et livre un produit conforme à ce qu'on attend. Ni plus, ni moins. Très famille, il a fait appel à "daddy" Lloyd qui en fait des tonnes dans le rôle d'un colonel cinglé.

Delta Vidéo présente **DEVIL'S ODD (USA - 1989)** *avec Beau Bridges - Bubba Smith - Lloyd Bridges réalisé par Beau Bridges*

une extrême passion

Comme la plupart des productions *Concorde*, **Une Extrême Passion** "s'inspire" (euphémisme pour ne pas dire "pompe") d'un succès du box-office américain. On imagine facilement le scénariste travaillant avec sous les yeux le script de **Liaison Fatale**. Bien sûr, histoire d'éviter le procès, on introduit quelques astuces, on inverse la conclusion, et le tour est joué. Le résultat n'est d'ailleurs pas désagréable, alternant érotisme et violence.

Par faiblesse, et pour que son université obtienne un budget, un chercheur se laisse séduire par une jeune femme possessive qui transforme son existence en enfer. Désireux de protéger sa vie de famille, il ne voit guère d'issue à cette situation extrême. Sa maîtresse trouvera la solution pour lui...

Habitué à des rôles virils, Marc Singer (**Dar L'invincible**) est ici presque pitoyable face à une furie destructrice. Dur pour les machos !

G.C.R. présente **BODY CHEMISTRY (USA - 1990)** *avec Marc Singer - Mary Crosby - Lisa Pescia - Joseph Campanella réalisé par Kristine Peterson*

mortelle dépendance

Prenant au pied de la lettre le proverbe "On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même", Jack Vacek a produit, écrit, réalisé et interprété ce petit polar de série. Il incarne Turner, un flic franc-tireur de la brigade des stups qui a décidé de se confronter à une bande de trafiquants de drogue. Volontiers provocateur, il ignore superbement les règles du jeu ce qui lui vaut des ennuis avec ses supérieurs. Le personnage est sympathique, qui s'intéresse à la détresse des mômes abandonnés à la rue, et son anarchisme foncier rend ses actions souvent surprenantes. L'entreprise est méritante, mais reste que ça ne fait pas forcément un film. Attendons la suite.

Delta Vidéo présente **DEADLY ADDICTION (USA - 1990)** *avec Jack Vacek - Trice Schubert - Joseph Jennings réalisé par Jack Vacek*

chains

Dans le Sud de Chicago, règnent les "Chains", un gang mené par le Colonel. Celui-ci se fait abattre lors d'une réunion. Dès lors, tous ses hommes remuent la zone de fond en comble et prennent en chasse deux couples de yuppies égarés. Essentiellement nocturne et manichéen, **Chains** s'inspire ouvertement des **Guerriers de la Nuit** dont il s'efforce de retrouver le tempo, la violence et l'énergie. En vain. Malgré un décor urbain particulièrement inquiétant, des sales gueules nombreuses, des yuppies insipides et idiots, l'action s'enlise dans le déjà-vu. La faute en incombe totalement au réalisateur dont le style conviendrait mieux à un épisode de **McGyver**. Quant au prétendu sadisme de certaines scènes "barbares", il prête plutôt à rire.



Zénith Productions présente **CHAINS (USA - 1990)** *avec Jim Jordan - Michael Dixon - John L. Eves réalisé par Roger J. Barski*



▲ *Peter Strauss & Barbara Williams* ▲

peter gunn

Plus de 20 ans après la série *Peter Gunn* dont il fut le producteur et parfois le réalisateur, Blake Edwards tourne ce téléfilm de luxe à la gloire du détective le plus flegmatique des States. On souhaiterait que les retrouvailles se passent dans l'allégresse et que le réalisateur des **Panthère Rose** retrouve son style habituel, son élégance. Sur une histoire de flics tueurs de malfrats, Edwards flemmarde et n'a guère été inspiré en choisissant Peter Strauss pour le rôle titre. Strauss arbore une mine coincée de bellâtre, tandis que le réalisateur ponctue une intrigue molle de notes ironiques, de détails délirants, de personnages farfelus et de dialogues saugrenus. Mais il faut se taper **Peter Gunn** une seconde fois pour en apprécier toutes les saveurs cachées.

Antarès-Travelling présente ***PETER GUNN*** *(USA - 1989) avec Peter Strauss - Barbara Williams - Pearl Bailey - Jennifer Edward réalisé par Blake Edwards*

meurtres sur répondeur

Il n'y a pas de mystère, un bon film c'est d'abord une bonne histoire, je ne suis pas le premier à l'affirmer, et alors ? Celle de **Meurtres sur Répondeur** se déroule avec une précision diabolique et ne souffre d'aucune faiblesse question logique.
Pour la jeune Lisa, le jeu de la séduction va virer au cauchemar : l'homme qu'elle drague par téléphone est un psychopathe qui a déjà assassiné de nombreuses femmes dans le quartier. Lui ayant donné rendez-vous dans un restaurant, Lisa ne soupçonne pas qu'elle aura à faire au fameux "Tueur aux Chandelles".
L'efficace Gary Sherman (**Le Métro de la Mort, Descente aux Enfers...**) donne ici dans une subtilité inhabituelle et le climat de suspense y gagne au change. Bien utilisé, le téléphone se révèle plus dangereux que bien des armes blanches.

Warner Home Vidéo présente ***LISA*** *(USA - 1990) avec Staci Keanan - Cheryl Ladd, D.W. Moffett - Julie Cobb réalisé par Gary Sherman*

le dernier des Capone

Une histoire que ne racontent pas **Les Incorruptibles** et toutes les évocations de la vie d'Al Capone. On y apprend que le célèbre gangster avait un frère honnête et travailleur. À la suite d'une bagarre qui a mal tourné, Jimmy Capone quitte Chicago. Il arrive dans une petite ville du Middle West dont il devient le shérif. Avec l'aide d'un adjoint indien, il mène la vie rude aux trafiquants d'alcool, les propres hommes de son frère... Original non ?
Téléfilm, **Le Dernier des Capone** oppose les deux frangins Capone. L'antagonisme ne surprend pas. D'un côté, le juste droit et de l'autre, une crapule qui a le sens de la famille. Eric Roberts compose un Al Capone de bande dessinée, balafré, grimaçant, à des années lumière de de celui, frappé d'embonpoint, incarné par Robert de Niro chez Brian de Palma.

FOX Vidéo présente ***LE DERNIER DES CAPONE (THE LAST CAPONE,*** *USA - 1990) avec Adrian Pasdar - Ally Sheedy - Eric Roberts - Ilius Wellimer - Maria Pitillio réalisé par John Gray*

état de force

Puerto Rico, 1987. Deux hommes sont abattus près d'une station de télévision. Les autorités tentent de les faire passer pour des terroristes. Une journaliste mène l'enquête et découvre que la CIA et le gouvernement ont provoqué leur mort...
Réalisé par le cinéaste brésilien Bruno Barreto (**Dona Flor et ses deux Maris**), **Etat de Force** décrit avec une précision maniaque les dessous d'une histoire vraie. Bien éloigné de toutes les descriptions épiques et guerrières de révolution dans les dictatures d'Amérique du Sud, il détaille les manipulations d'un état criminel. Exécutions sommaires, emprisonnement, menace, procès bidon... Tous les "clichés" des républiques bananières se donnent rendez-vous dans **Etat de Force**. Sans posséder la puissance d'un Costa-Gavras, le film se montre convaincant.

C.I.C. VIDEO présente ***ETAT DE FORCE (A SHOW OF FORCE,*** *USA - 1990) avec Amy Irving - Andy Garcia - Lou Diamond Phillips - Robert Duvall réalisé par Bruno Barreto*

la rage aux poings

Visiblement influencé par le premier **Rocky**, **La Rage aux Poings** met en scène Eddie Brennan (Brad Davis), un boxeur déchu. Un entraîneur véreux lui demande de reprendre du service dans un match truqué. Eddie Brennon décroche donc les gants mais n'agit pas vraiment dans le sens souhaité. Il retrouve sa puissance, son acharnement et étale son adversaire. Sombre, sans concession envers tous les magouilleurs qui gravitent dans l'univers de la boxe, **La Rage aux Poings** n'apporte rien de fondamentalement neuf au Noble Art vu par le cinéma. L'intérêt du film réside dans son réalisme, le petit monde qu'il décrit, et dans la performance de Brad Davis, lequel compose un anti-Superman du ring très attachant.

Partner & Partner présente ***HEART*** *(USA - 1987) avec Brad Davis - Sam Gray - Robinson Frank Adu réalisé par James Lemmo*

l'oeil du tigre

Inspiré de la chanson qui fait le générique de **Rocky 3**, **L'Oeil du Tigre** est une très classique histoire de vengeance dans le cadre d'une petite ville américaine. Un vétéran du Vietnam emprisonné pour un meurtre qu'il n'a pas commis se heurte à une bande de motards trafiquants de drogue et à un shérif véreux.
Autrefois cinéaste de très grand talent, Richard Sarafian (**Le Convoi Sauvage, Point Limite Zéro**) limite sa réalisation à l'illustration plate d'un script conventionel. Il clôture les réjouissances par l'attaque du camp des vilains par un Gary Busey transformé en Rambo. À voir comme les faux téléfilms de *La Cinq*.



▲ *Gary Busey* ▲

Antarès-Travelling présente ***EYE OF THE TIGER*** *(USA - 1987) avec Gary Busey - Yaphet Kotto - Seymour Cassel - William Smith réalisé par Richard C. Sarafian*



COLLECTION
AU-DELÀ DU RÉEL
GRAND CONCOURS
GAGNEZ
une semaine à:
AVORIAZ
MAXXIMUM
fil à film
MAD MOVIES
DANS LES VIDEO-CLUBS ET LES GRANDES SURFACES